

Salah Khelifa

**LES MAMELLES
DE LA NUIT**
(poèmes)

LE BARCIDE ÉDITIONS

Salah Khelifa

**LES MAMELLES
DE LA NUIT**
(poèmes)

LE BARCIDE ÉDITIONS

Nun ; par le Calame et ce qu'ils écrivent, tu n'es point oublieux du bienfait de ton Maître...

NOCTURNALE

Dans la nuit éborgnée, je marchais esseulé ; sur ma tête sanglotait une étoile orpheline. Elle craignait, elle craignait l'Ours Lascif qui courait le nuage agressif ; c'est pourquoi elle fuyait sanglotant dans le ciel. Je marchais, quant à moi, esseulé dans la nuit, dans la nuit éborgnée par la griffe du sorcier ; mais voilà que le Chien, que l'Ourson accoururent ; ils voulaient écorcher mon étoile orpheline ; mon étoile sanglotait sans cesser sur ma tête ; je marchais esseulé dans la nuit éborgnée ; à cent pas, devant moi, chuchotaient plusieurs ombres ; elles disaient que les cieux égarèrent leurs essieux, que les mers, gouffres amers, frissonnèrent à Sumer où les gens du tors George se mouvaient dans la fièvre, se mouvaient dans la peur de mourir chaque instant sous les feux du Trompeur.

Je marchais esseulé dans la nuit éborgnée ; mon étoile orpheline sanglotait sans cesser ; elle craignait la nue orde ; elle craignait la nuit borgne ; elle craignait le vent vif qui courait le nuage ; elle craignait les essieux disloqués des sept cieux ; elle craignait toutes les hordes qui hantaient l'eau du Tigre, qui hantaient Bassora, qui hantaient les prés verts empourprés en hiver ; à vingt pas, devant moi, chuchotaient plusieurs ombres ; elles disaient que les tombes s'ouvriraient en automne aussitôt que le vent chanterait un atone hymne antique, le cantique de la vie que chanta Sœur Sylvie, que chanta le saint homme pour chasser le fantôme d'un guerrier décrié par le chant de la grive.

Dans la nuit éborgnée, je marchais esseulé ; j'avais peur de ces ombres ; je marchais en tremblant ; mes pas lents flageolaient ; sur ma tête sanglotait mon étoile orpheline ; j'entendis brusquement de longs pleurs sur ma tête : mon étoile

orpheline s'effondra tout d'un coup ; qu'avait-elle ? qu'avait-elle ? m'étais-je mis à crier. Le hibou éveillé répondit en bâillant : « Elle a peur du Scorpion, du Serpent, du Dragon ; elle a peur des Gémeaux, elle a peur des Poissons... » « Tais-toi donc, vieux hibou ! qu'en sais-tu ? qu'en sais-tu ? » « C'est l'étoile qui l'a dit ; je l'ai lu dans ses pleurs. Prête oreille, troubadour ! qu'entends-tu ? dis-le-moi ! »

Arrêté, je prêtai une oreille attentive ; je compris les longs pleurs de l'étoile qui disait, qui disait : « Secours-moi ! secours-moi ! vois ces cieus sans essieux, ces Poissons, ce Scorpion, ce Dragon, ce Serpent, ces Gémeaux ! ils cherront sur les chefs de ces gens louvoyants, de ces gens tortueux... »

Tout muet, j'écoutais, j'écoutais, je pleurais ; près de moi tout pleurait, que de larmes ! que de pleurs !

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 janvier 2007

PARFUMS DE RÊVES

(I)/1- LE VIEILLARD MORIBOND

Je suis né, troubadour, sous le ciel de Syène
Quand l'autour, le vautour ont repris leur essor ;
Je suis frère utérin d'un guépard, d'une hyène,
D'un condor au bec tors plus puissant que le sort.

Quand l'autour, le vautour ont moqué mon cantique,
Je revis louvoyer un émir, un sultan.
Mon voisin de palier chante encor l'ode antique
Que j'apprends avec cœur à l'enfant exultant.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois à Cythère
Un roi fou qui divague exhibant son couteau ;
Je lui dis *curieux* : " Dis-moi donc ton mystère ! "
Il se tait. En pleurant, il *mordille* un coteau.

Or le ciel pleure encore ; en mon cœur, il m'opprime.
Brusquement, on entend un furieux hosanna.
Qui va là ? m'écrié-je. -On célèbre un grand crime,
Dit l'ogron furibond en griffant Sœur Anna.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois des mitrailles,
Un feu noir qui jaillit de la main d'un griot,
(Du sang ord quitte alors violemment mes entrailles),
Un vieillard moribond que traînasse un chariot ...

Monastir, café le Monares, le 8 mai 2003

(1)/2- SOUS LE CIEL DE CYTHÈRE

Chante encore aujourd'hui ce matin l'ode antique !
Il répond : " Je ne puis ; parle alors au sultan ! "
Chante aussi, troubadour, ce matin le cantique !
Il répond : " Le connaît cet enfant exultant. "

Il répond : " Je ne puis, je connais ton mystère ;
Je gravis cependant esseulé le coteau,
Car l'ortie a fleuri sous le ciel de Cythère
Quand l'ogron furibond a brandi son couteau. "

Je gravis cependant ce sentier qui m'opprime
Où l'on chante au couchant un curieux hosanna.
J'aperçois devant moi, -couronné pour son crime,-
Le dragon à l'œil prompt que maudit Sœur Anna.

Je gravis cependant le sentier des mitrailles
Où divague en hiver, dans ses pleurs, un griot ;
Je lui dis en sanglots : "As-tu vu les entrailles
De Bagdad, de Najaf que traînasse un chariot ? "

Dans mon rêve échancre, je me vois à Syène ;
Je nourris un condor, un vautour en essor,
Je caresse un *lion*, je dorlote une hyène,
Un curieux perroquet qui manie un ressort.

Monastir, ibidem, le 8 mai 2003

(1)/3- L'HOSANNA EXQUIS

Qui dévoile au couchant, troubadour, ton mystère ?
C'est l'ogron furibond qui brandit son couteau,
Le dragon assassin -qu' on dit fils de Cythère,-
Le serpent écaillé qui *rampille* au coteau.

Le dragon assassin lance encor ses mitrailles
Contre un vers de trouvère, un récit de griot.
Je lui lance en courroux à mon tour les entrailles
Du sorcier, son ami, qui réside à *Rio*.

Je lui lance en courroux le chardon de son crime.
Dans mon rêve échancré, j'aperçois Sœur Anna ;
Elle a dit à Thérèse : " As-tu peur qu'on t'opprime ?
Pense à l'Un en chantant un exquis hosanna ! "

Dans mon rêve échancré, le parfum du cantique
Se répand au faubourg, sous le ciel exultant.
Je chantonne égayé mon verset, l'ode antique.
Apparaît, devant moi, brusquement un sultan.

Mes aïeux très *pieux* ont connu de Syène
Le tyran plus puissant, disait-il, que le sort.
Quant à moi, je connais sur la Seine une hyène
Qui rejoue inconstante aparté d'un ressort.

Monastir, ibidem, le 8 mai 2003

(1)/4- LE TYRAN DE CYTHÈRE

Que dis-tu du tyran de Cythère ? –Il m’opprime ;
Il occit de sang-froid mon joyeux hosanna ;
Aujourd’hui, le Seigneur le punit de son crime :
Sœur Thérèse a cessé de l’aimer, Sœur Anna.

Il occit de sang-froid, envoyant ses mitrailles
Vers le ciel qui s’ébrèche, où s’enlise un chariot ;
Je lui lance à la face en courroux les entrailles
Du dragon qui se meurt assisté d’un griot.

Dans mon rêve échanré, j’aperçois à Syène
Un corbeau croassant dans le sang, en essor,
Un *lion* rugissant qui poursuit une hyène,
Un pantin éventré d’où jaillit un ressort.

J’aperçois dans mon rêve un parfum de cantique ;
Il ondoie au-dessus de mon bourg exultant ;
Tourne aussi, tourne encore un parfum d’ode antique
Dont médit puissamment, ardemment le sultan.

Dans mon rêve échanré, j’aperçois à Cythère
Le roi fou divagant qui perdit ses couteaux ;
Je rêve en pleurant ; je connais son mystère :
Il mangea, par un soir, des chardons de coteaux.

Monastir, ibidem, le 8 mai 2003

(1)/5- LES SANGLOTS DE SŒUR ANNA

Que dis-tu, troubadour, du canon, des mitrailles
Du tyran de Syène ? -Il occit le griot,
Le trouvère aux cent vers... En brûlant leurs entrailles,
Il répand le trépan à l'entour de Rio.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois une hyène,
Un félin orphelin moins puissant que le sort.
Que dit-on de ma sœur ? -Elle est née à Syène ?
Peu me *chaut* ! dit le chiot. L'autour prend son essor.

Le vautour vient vers moi : " Connais-tu l'ode antique ? "
Me dit-il en sautant au printemps exultant.
Je lui dis, cœur battant : " Je connais mon cantique ;
Me l'apprit mon aïeul, l'ennemi du sultan."

Dans mon rêve échancré, j'aperçois à Cythère
Un bandit de chemins qui brandit ses couteaux ;
Un devin mystérieux qui me dit son mystère ;
" J'ai tété chaque été, me dit-il, vos coteaux."

Le dragon cependant me lacère ; il m'opprime ;
Il écrase en marchant mon parfum d'hosanna ;
Que fais-tu ? que fais-tu ? Pais-toi donc de mon crime,
Me dit-il quand j'entends sangloter Sœur Anna.

Monastir, ibidem, le 8 mai 2003

(II)/1-SOLILOQUE DE L'OGRON

Je suis né, dit l'ogron, à l'aurore hypostyle
Quand l'étoile a gémi sous le ciel de Saïs.
L'occision du trouvère aux cent vers est mon style,
L'occision du froment, de la fleur du maïs.

Quand l'étoile a gémi sous le ciel de Byzance,
M'ont béni dans la nuit un lutin, un bacchant.
Ton aïeul, troubadour, a moqué ma naissance ;
Je lui lance aujourd'hui mon ergot de boucan.

Ton aïeul, troubadour, a brûlé sous sa tente
Du benjoin, de l'encens en marquant mes chevaux
De tisons scintillants. Sous la lune éclatante,
Je l'attends d'un pied sec, par les monts, par les vaux.

Ton aïeul, troubadour, a conté mon mystère ;
Mon œil fume à l'aurore au rai d'or vagabond ;
Je divague en courroux dans ce bourg que j'atterre.
Ce Grand-Chien au poil roux jette un œil furibond.

Dans mon rêve échancre, fuit toujours l'Harmonie ;
Le dragon m'a mordu sans remords ni regrets ;
Dans la nuit qui reboit la liqueur rabonnie,
Je soulève un djebel de granit et de grès.

Monastir, café du Marabout, le 13 mai 2003

(II)/2- L'INDIEN VAGABOND

Je suis né, me dit-il, au faubourg de Byzance
Dans un champ plein de morts où fleurit le boucan.
Je réponds : " On blasphème au matin ta naissance."
Qui va là ? me dit-il. -Un martyr, un bacchant.

Dans un champ plein de morts, sous l'étoile éclatante,
J'aperçois dans mon rêve un troupeau de chevaux,
Le griot de Rio, le sorcier, sous leur tente,
Rêvassant de soldats éventrés dans nos vaux.

J'aperçois dans mon rêve un gros bourg sans mystère ;
Le dragon le trucide éhonté, furibond.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur la terre
Des troupeaux de bisons, un Indien vagabond.

Le dragon me trucide en rêvant d'harmonie ;
Il occit en dansant de gros bourgs sans regrets.
Dans mon rêve échancre, la liqueur rabonnie
Est servie à l'ogron au regard fait de grès.

Il occit en dansant le voussoir hypostyle
Cependant que sa sœur voit le jour à Saïs.
Je lui dis : " Pourquoi donc ? " -Sache alors que mon style
Est d'occire en jouant chants de blé, de maïs...

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(11)/3- LE PHARAON

Dans mon rêve échanré, j'aperçois sous la tente
D'un sorcier grimaçant un troupeau de chevaux ;
Je rebois le parfum de la lune éclatante
En vaguant esseulé par les monts, par les vaux.

Du sorcier grimaçant, j'ai percé le mystère :
Amoureux du Grand-Chien, il se dit vagabond.
J'ai vagué par la mer, j'ai vagué par la terre ;
Où que j'aille, apparaît le Dragon furibond.

Amoureux du Grand-Chien, il hait fort l'Harmonie ;
Il s'en va, cœur battant, lacérer les regrets.
Dans mon rêve échanré, la liqueur rabonnie
Est servie au vent fou qui s'accroche aux agrès.

Il s'en va, cœur battant, raviver son vieux style
Dont il dit qu'il naquit sous le ciel de Saïs
Quand le roi Pharaon, -à l'aurore hypostyle,-
A brûlé dans ses puits le parfum du maïs.

Quand le roi Pharaon veut brûler mon essence,
Dit l'ogron à l'œil prompt, je rencontre un bacchant.
Je lui dis : " Où vas-tu ? " -Je m'en vais à Byzance,
Dans la joie, allumer le relent du boucan.

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(II)/4- LE PEUPLE HYDRE

Dans mon rêve échanré, la boisson rabonnie
Est servie au marin qui s'empêtre aux agrès ;
Pourquoi donc ? m'écricé-je. –Il a fui l'harmonie,
Me répond le serpent qui s'endort sur du grès.

J'aperçois dans mon rêve un voussoir hypostyle ;
Ce voussoir a fait choir du vent noir sur Saïs.
Le dragon crie encore : " On s'en prend à mon style ;
Par Iblîs, j'écrahouille au couchant leur maïs ! "

Ce voussoir a fait choir, à l'entour de Byzance,
Une armoise acariâtre, un bouquet de boucan,
Un ogron purulent qui maudit sa naissance,
Un martyr en puissance, un satyre, un bacchant.

Une armoise acariâtre a perdu son mystère ;
Le dragon l'aperçoit de son œil furibond.
Le Grand-Chien qui clabaude au faubourg nous atterre.
Le peuple hydre a pleuré le gros bourg vagabond.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois éclatante,
Une étoile orpheline où galope un cheval,
Un sorcier allongé sous le toit de sa tente
Qui rêve, un troupeau de brebis dans un val...

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(II)/5- FAUX PANTOUM

Dans mon rêve échanré, la liqueur rabonnie
Est servie au dragon qui nous mord sans regrets
Ni remords, j'aperçois un parfum d'harmonie
Que lacère un serpent de granit et de grès.

Que lacère un serpent ? –Le palais hypostyle
De l'émir purpurin qui naquit à Saïs,
Mon verset cristallin, le parfum de mon style,
Du froment, du millet, du manioc, du maïs...

De l'émir purpurin maudit-on la naissance ?
Du sultan exultant ? du roi fou ? du bacchant ?
Je réponds : " Je ne sais ; demandez à Byzance
Où tournoie en dansant dans le sang le boucan ! "

Du sultan exultant connaît-on le mystère ?
Dit l'ogron au pas prompt, au regard furibond.
Je réponds : " Je ne sais ; demandez à Cythère
Dont l'émir, me dit-on, est un grand vagabond ! "

Dans mon rêve échanré, j'ai parlé de ma tante
À mon père en courroux ; -nous étions dans un val.-
Il m'a dit : " Que dis-tu de la lune éclatante ? "
Je réponds : " As-tu vu ma jument ? mon cheval ? "

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(III)/1- LA LYRE DU TROUBADOUR

Joue encor, troubadour, joue encor de ta lyre !
T'entendront à coup sûr les lutins de Luxor.
Verse encore en mon cœur le parfum du délire !
Ton chant d'or, par Allah, fait pleurer mon consort.

Verse encore en mon cœur, en mon âme inexperte
Ton chant d'or, ton chant pur qui me rend plus hagar.
Le condor au bec tors courra vite à sa perte ;
Demain soir, le dragon perdra tôt son regard.

Ton chant d'or, -ton chant pur, -occira mon angoisse.
-Cet empire assassin, par Allah, a croulé.-
Dans mon rêve échanré, le curé de paroisse
A loué le Seigneur sous le ciel enroulé.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois qu'on exhale
Des relents purulents aux faubourgs en sanglot.
Qui va là ? m'écricié-je. -Un ogron tue un râle,
Un héron, un onagre, un cheval au galop.

Des relents purulents ont rempli le ciboire
Du trouvère amoureux qui s'en va par les monts,
Par les vaux, divaguer, récolter le déboire
Que répand l'ouragan dans les bras des démons.

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(III)/2- L'EMPIRE DU DRAGON

Qui courra ? qui courra demain soir à sa perte ?
Le dragon qui me brûle en chantant le regard ;
Il mourra dans la peur. De ma main inexperte,
J'épandrai le chardon, l'ergot lourd, *Trafalgar*...

Il mourra dans la peur ; s'occira mon angoisse ;
Le dragon est occis ; -son empire a croulé.-
Un curé de campagne a chanté sa paroisse.
Sur *l'armoise* attisée, un ogron a roulé.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un vieux râle
Au milieu de l'*oued* ; ma jument au galop ;
Le cheval du sorcier grimaçant ; or j'exhale
Une odeur qui flamboie, un aboi de sanglot.

Au milieu de l'*oued*, j'aperçois le ciboire
Que l'ogron a rempli des abois des démons.
Je m'en vais -malgré moi- recueillir le déboire
Que ressème un *chiot* en passant par nos monts.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois, en délire,
Un émir, son vizir au palais de Luxor.
Quand le vent brusquement se saisit de sa lyre,
J'aperçois devant moi les lueurs d'un trésor.

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(III)/3- LE TRÉSOR DE L'ÉPHÈBE

Qui recueille au couchant le parfum de l'angoisse ?
Je réponds : " De l'ogron cet empire a croulé.
Un curé de Carthage a brûlé sa paroisse.
Le dragon s'est vautré dans le ciel enroulé. "

Un curé de Carthage, -expirant dans un râle,-
A crié brusquement : " Ce cheval au galop
Fuit la peine. Attention au phalène ! il exhale
Un long pleur rubescent, étouffé d'un sanglot. "

Fuis la peine, ô trouvère, où fleurit le déboire !
Où fleurit le sang gris que répand le démon !
Je me tais ; je réponds, saisissant un ciboire :
" J'aperçois le dragon endormi sur le mont. "

Où fleurit le sang gris ? dit l'ogresse inexperte.
Humilié, je réponds en baissant le regard :
" Le dragon de la nuit encor fuit vers sa perte ;
Par Allah, il récolte aujourd'hui *Trafalgar*. "

Dans mon rêve échancré, le parfum de ma lyre
Berce encor le vizir qui demeure à Luxor ;
Pendant son émir, abreuvé de délire,
Crie alors : " Bel éphèbe, où mis-tu ton trésor ? "

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(III)/4- LE CURÉ DE LEPTIS

J'aperçois dans mon rêve, -expirant dans un râle,-
Un ogron moribond sur un âne au galop ;
Un faubourg que l'on brûle au couchant ; il exhale
Un long pleur rubescent, étranglé d'un sanglot.

Un ogron moribond sème encor le déboire
Au faubourg pudibond où s'ébat le démon.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois le ciboire
Où s'abreuve en riant le sorcier du vieux mont.

Au faubourg pudibond le parfum de ma lyre
Tourne encor puissamment, éventrant tout Luxor
Dont l'émir assassin entre alors en délire ;
-Je lui brûle au matin son palais, son trésor.-

Tourne encor puissamment, dans ta main inexperte,
Mon parfum hyalin qui dessoûle un regard
De *sorcier malveillant* accourant à sa perte !
Il saura, par Allah, un mortel *Trafalgar*.

Mon parfum hyalin a chassé ton angoisse,
Car l'empire échanré de l'ogron a croulé.
Le curé de Leptis loue encor sa paroisse ;
Quant à moi, je m'endors sous un ciel enroulé.

Monastir, ibidem, le 13 mai 2003

(III)/5- CROULEMENT D'EMPIRE

À la mémoire vénérée de mon bisaïeul Ahmad Khelifa

J'aperçois dans mon rêve un chardon de déboire,
Une ortie échanquée aux abois, sur un mont,
L'ogre en rut, en courroux qui fracasse un ciboire
Que remplit de *fiel* à l'aurore un démon.

L'ogre en rut, en courroux s'est joué de ma lyre ;
Il l'a mise en morceaux pour complaire à Luxor.
Dans mon rêve échanqué, j'aperçois en délire
Le sultan exultant, orgueilleux de son sort.

Le soleil déhiscent court encore à sa perte.
Le renard rubescent, -qui connaît *Trafalgar*,-
A glapi dans la nuit ; de ma main inexperte,
Je l'occis dans un puits, sous un poids de regard.

Dans mon rêve échanqué, j'aperçois que s'exhale
Une odeur de tabac ou d'ânon au galop ;
J'entrevois dans la brume, expirant dans un râle,
Le faubourg orphelin que secoue un sanglot.

Je m'écrie enfin donc : " Étranglez cette angoisse
Qui se loge en mon cœur sans lueur, enroulé ! "
Un curé de campagne a volé sa paroisse ;
Qui va là ? m'écrié-je. -Un empire a croulé.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 13 mai 2003

(IV)/1- LA SIRÈNE POLYANDRE

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur l'Égée
Un soldat athénien, brandissant un firman ;
Le sultan ottoman, à la fleur allégée,
Qui resème en chantant un parfum de froment.

Un soldat athénien tombe alors en extase ;
Pourquoi donc ? dit l'émir du *faubourg profané*.
Je réponds : " Qu'on demande au rabbin Anastase !
Son argent est volé ; son trésor est fané. "

Je réponds : " Qu'on demande au disciple ! à l'apôtre
De Jésus le Messie au regard pâissant !
Qu'on demande au blé dur ! qu'on demande à l'épeautre !
Qu'on demande à l'étoile au rayon rubescent ! "

Qu'on demande au blé dur ! au soleil qui s'égrène !
Me répond en bâillant, le visage ébahi,
La princesse accouplée au serpent, -la sirène,-
Dont on dit qu'elle épouse à l'aurore un spahi.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une étoile
Où vivote un crapaud, où sanglote un caïd,
Une aragne enlaidie, empêtrée en sa toile.
La nuit geint, la nuit meurt, le jour naît, c'est l'aïd.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 13 mai 2003

(IV)/2- LE DRAGON ET LE FROMENT

Dans mon rêve échanré, j'aperçois Anastase,
Le rabbin du faubourg, sous le ciel profané.
Le métèque, -un errant,- tombe alors en extase
Devant l'astre en éclat, l'argent vif, l'or fané.

Le métèque, -un errant,- moque encore un apôtre,
Le ligote au couchant au rayon rubescent.
Or Jésus chante encore, il lui vend grains d'épeautre,
De froment, de millet au parfum déhiscent.

Or Jésus chante encor ; le trahit la sirène
Au chant doux, *mielleux* -qui déplaît au spahi.-
Le soleil verse un pleur ; dans le soir, il égrène
Un sanglot émouvant ; je demeure ébahi.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois dans sa toile
Une aragne engluée, accrochée au caïd
De la ville aux abois ; j'aperçois une étoile
Où s'écoule un *oued* purulent vers l'Aïd.

Une aragne engluée a surgi de l'Égée
Où se cache un serpent qui rédige un firman.
A giclé le sorcier de la vague allégée ;
Quant à lui, le dragon brûle encor le froment.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 13 mai 2003

(IV)/3- LE RABBIN ANASTASE

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un apôtre
De Jésus le Messie au propos *fleurissant*,
Un fermier qui s'accroche à son orge, à l'épeautre
Que son fils a plantés par un soir déhiscent.

De Jésus le Messie, -à la voix de sirène,
Tant son verbe est serein, -que Judas a trahi,
Connaît-on l'hymne ancien ? le chant pur qui s'égrène ?
Je réponds gravement : " Demandez au spahi ! "

Dans mon rêve échanré, j'aperçois une étoile
Où l'on chante en pleurant pour fêter notre aïd ;
J'entrevois dans la brume une aragne en sa toile ;
Qu'elle est laide, ô Seigneur ! en prend peur le caïd.

La sirène a jailli brusquement de l'Égée.
Le sultan aussitôt a brandi son firman.
Appelant son éphèbe, à la sève allégée,
Il lui dit : " Cours faucher, cours brûler le froment ! "

Appelant son éphèbe, à la sève en extase,
Je lui dis : " As-tu vu le vousoir profané ? "
Il répond furibond : " Savez-vous Anastase,
Le rabbin ukrainien ? son trésor est fané. "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 13 mai 2003

(IV)/4- VISIONS BRUMEUSES

Entends-tu, troubadour, hululer la sirène ?
Je réponds : " Hululer ? pourquoi donc ? " Elle égrène
Un chant pur, hyalin que la mer a trahi.
Demandez au caïd ! demandez au spahi !

Je réponds : " Hululer ? demandez à l'étoile
Au rai d'or ! demandez à l'aragne en sa toile !
Demandez au spahi ! demandez au caïd !
À la fleur de l'épée, au parfum de l'aïd ! "

Demandez au spahi ! demandez à l'apôtre
Qui trahit Jésus-Christ ! demandez à l'épeautre,
Au froment, au rai d'or, au parfum rubescent !
Demandez au matin, au rayon déhiscent !

Qui trahit Jésus-Christ ? -Le rabbin Anastase ;
En parlant au Romain, il médit de l'extase ;
Or la terre a pleuré, sous le ciel profané ;
Le *faubourg qui se meurt* vomit pleurs d'or fané.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur l'Égée
Un marin naufragé par la rose allégée,
Le *Führer* qui brandit en colère un firman :
" Occidez, par Iblîs, le maïs, le froment ! "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 13 mai 2003

(IV)/5- JUDAS

Dans mon rêve échancré, j'aperçois une étoile
Qui sanglote à chaque heure en parlant du caïd ;
J'aperçois dans la brume une aragne en sa toile ;
Où va-t-elle ? elle accourt pour flétrir notre aïd.

Qui sanglote à chaque heure en sortant de l'Égée ?
Le vacher assassin qui s'accroche au firman
Du sultan alcoolique à la joue agrégée
Au vent tors, au colchique, à sa chique, au tourment.

Le vacher assassin tombe alors en extase ;
Pourquoi donc ? me dit-on. Sous le ciel profané,
Son sultan exultant qu'on appelle Anastase
Part voler nos faubourgs, car notre or est fané.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la sirène ;
Elle égrène un chant doux ; -je demeure ébahi.-
Un cantique a giclé de la mer ; je l'égrène ;
Il m'enivre, ô Seigneur, j'aime alors le spahi.

A surgi devant moi brusquement un apôtre.
C'est Judas, me dit-on ; son regard rubescent
Me fait peur, par Allah ! je lui lance un épeautre
De géhenne ; il se meurt englouti dans son sang.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 13 mai 2003

(V)/1- LE VIEUX ROI ET L'ÉPHÈBE

Dans mon rêve échancré, j'aperçois sept Hittites ;
Leur vieux roi se repaît en marchant de la mort ;
Je lui lance en pleurant au couchant trois pépites
De l'aïeul courageux ; cependant il me mord.

Je lui lance en pleurant au couchant ma romance ;
Il me moque, il s'en rit ; son soldat m'a donné
Un coup dur dans le dos ; or je mords la démente.
-Sur mon chef une abeille a toujours bourdonné.-

Un coup dur dans le dos ; je reçois l'anathème
De ce roi qui se paît de ma chair, de mon sang.
Je maudis son éphèbe, un curieux chrysanthème
Que brandit en chantant un eunuque *impuissant*.

Je maudis son éphèbe à la voix de sirène ;
Il me lance en dansant un filin, un espar ;
Pourquoi donc ? -Mon éphèbe amoureux rassérène
Le vieux roi qui se paît de la chair d'un guépard.

Dans mon rêve échancré, cet éphèbe, en son rite,
M'a lancé des chardons dans le vent altéré ;
Que fais-tu ? que fais-tu ? -Le printemps déshérite
Le trouvère inspiré que je vois atterré.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 13 mai 2003

(V)/2- L'EMPEREUR DES HITTITES

Que fait-on, troubadour ? -On se paît de démençe
Au faubourg de la mort où l'ogron m'a donné
Son chardon ; je lui lance à mon tour ma romance ;
-Dans le soir, le voussoir a souvent bourdonné.-

Au faubourg de la mort, on fleurit l'anathème,
On fleurit l'ergot tors du condor impuissant.
Je me pais en fureur d'un maudit chrysanthème
Qu'on arrose au couchant d'un long pleur, dans le sang.

On fleurit l'ergot tors, car l'enfant rassérène
Son aïeul sans glaïeul au regard de guépard.
Dans mon rêve échanré, j'entrevois la Sirène
Que maudit saint Ulysse en tardant son départ.

Son aïeul sans glaïeul que l'éclair déshérite
A chanté longuement l'hymne ancien, altéré.
Or je chante en pleurant au matin, en son rite,
Le faubourg orphelin que l'on sait atterré.

Dans mon rêve échanré, l'ogron boit des pépites ;
Il en donne une ou deux aux chardons de la Mort ;
L'empereur en fureur, -qui conduit les Hittites,-
Crie encor devant moi ; dans la nuit, il me mord.

Monastir, café du Marabout, le 15 mai 2003

(V)/3- ULYSSE

Qui te frappe en chantant, troubadour, d'anathème ?
-Le *chiot de Rio* qui se sait impuissant ;
Il arrive en dansant sur la fleur d'un baptême ;
On l'accueille au faubourg par des pleurs gros de sang.

Le *chiot de Rio* moque encor la sirène
Dont le chant berce Ulysse amoureux du départ.
Dans mon rêve échancre, cet Errant rassérène
Le flot bot de la mer que soulève un espar.

Dans mon rêve échancre, cet Errant déshérite
Pénélope éplorée, au visage altéré ;
Quant à moi, je poursuis un vautour sans mérite
Qui louvoie au faubourg sans labour, atterré.

Dans mon rêve échancre, j'ai donné ma romance
À l'ogron, à l'ânon ; j'ai souvent fredonné
Mon verset de fausset que fleurit la démence
Du frelon étourdi qui n'a plus bourdonné.

Je m'avance à pas lents ; devant moi, deux Hittites
Ont crié brusquement dans le vent qui me mord ;
Or je lance à leur chef, -un roi tors,- mes pépites
D'or vivant ; il les prend, il les vend à la Mort.

Monastir, ibidem, le 15 mai 2003

(V)/4- LES GÉANTS SANGUINAIRES

Sache alors, troubadour, que ton vers rassérène
Le marin naufragé qui s'accroche à l'espar,
À l'éclair que *chevauche* en courroux la sirène
Du couchant, de la nuit qui s'enfuit, du départ.

Le marin naufragé, -qui n'a plus de mérite,-
A crié dans la mer au cantique altéré :
" L'ouragan des brigands au couchant déshérite
Le faubourg de la plèbe au visage atterré. "

L'ouragan des brigands a fleuri la démente
De ce vent émouvant qui n'a plus fredonné,
Mon verset parfumé par l'encens, ma romance
Où l'abeille engrossée a vrombi, bourdonné.

Dans mon rêve échancre, j'entrevois trois Hittites,
Leur vieux chef qui s'accroche au cheval de la Mort.
J'aperçois dans mon rêve, un *oued*, des pépites
D'où s'écoule un sang ord qui me griffe et me mord.

Dans mon rêve échancre, cet enfant sans baptême
A crié dans la nuit : " On me croit impuissant,
Qu'on s'approche au couchant du frileux chrysanthème !
On verra les géants se vautrer dans leur sang. "

Monastir, ibidem, le 15 mai 2003

(V)/5- LE FAUBOURG DU MÉTÈQUE

Aujourd'hui, troubadour, cet éclair déshérite
Le faubourg du Métèque au visage altéré
Par le sang déhiscent qui s'épand en un rite
De païen plébéien sous le ciel atterré.

J'aperçois dans mon rêve un voleur de pépites,
Le faubourg du Métèque épandeur de la mort,
Des guerriers purpurins ; qui sont-ils ? -Des Hittites,
Dit le vent très mouvant, louvoyant qui me mord.

Le faubourg du Métèque a semé la démence
Chez l'aïeul défleuri qui n'a point fredonné
La chanson de l'amour, mon verset, ma romance :
" *Mon abeille*, a-t-il dit, *n'a jamais bourdonné.* "

Chez l'aïeul défleuri, mon lilas rassérène
Mon gros bourg ébréché que trucidé un guépard.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois la Sirène
Qui maudit Pénélope et médit du Départ.

Mon gros bourg ébréché perd encor son baptême.
J'aperçois dans mon rêve un éphèbe impuissant ;
Je lui donne en pleurant un miteux chrysanthème,
Cependant que le bat son émir jusqu'au sang.

Monastir, ibidem, le 15 mai 2003

(VI)/1- PANTOUM BARBARE

J'aperçois dans mon rêve un relent de magie,
Un sorcier grimaçant qui pourchasse Osiris,
Un autour ondoyant, la Sirène assagie
Par Ulysse en sanglots et les pleurs des iris.

Un sorcier grimaçant au faubourg se rebelle
Contre un ogre atlantique au regard nonchalant ;
Je lui lance en grinçant seigle ailé, mirabelle,
Grains de fleurs, feux de pleurs sur le pont d'un chaland.

Je lui lance en grinçant mon esquif, ma gabare,
Ma felouque ébréchée, -essuyant un sanglot.-
Il me dit en fureur : " Je m'accroche à la barre
De ce vent de rancœur et j'éteins ton falot. "

Ma felouque ébréchée a nourri la bêtise
De l'ogron éméché qui répand le tourment.
Je m'avance à pas lents ; l'ouragan prophétise
Que je meurs au couchant sous un *vrai talisman*.

De l'ogron éméché, -qui demeure implacable,-
A-t-on su deviner l'avenir clandestin ?
Dans mon rêve échanré, j'aperçois sur un câble
L'oiseau noir qui becquette en chantant mon destin.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 15 mai 2003

(VI)/2- LE SORCIER D'OSIRIS

Sache alors, troubadour, que le vent se rebelle
Contre un âne aux flancs creux, au regard nonchalant !
Je réponds : " Donnons-lui seigle ailé, mirabelle,
Grains dorés de froment ! polissons son chaland ! "

Contre un âne aux flancs creux envoyons la gabare
Du vent fou, du vent preux ! abreuvs de sanglots
L'ours obscur, son ami, qui se plaît à la barre
Du couchant, de la nuit ! éteignons leurs falots !

Du vent fou, du vent preux -qui toujours prophétise
Mon trépas dont on sait gravement le tourment,-
Éteignons la rancœur ! occisons la bêtise,
Car je veux parfumer le béni talisman !

Mon trépas, -dont on sait l'échéance implacable,-
Sonne encore à chaque heure au rai d'or clandestin.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois sur un câble
Le corbeau qui croasse en paissant mon destin.

Sonne encore à chaque heure au rai tors la magie
Que rallume un sorcier en l'honneur d'Osiris.
Dans mon rêve échanré, j'entrevois, assagie,
La fleur d'or, dix mugnets dans les bras des iris.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 15 mai 2003

(VI)/3- LA MAGIE

Or la mer océane a poussé ma gabare
Qui s'ébrèche aussitôt ; me secoue un sanglot.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois, sur la barre
De l'éclair dédoré, la lueur d'un falot.

Qui s'ébrèche aussitôt ? dit le vent. -La bêtise,
Dit l'aède amoureux qui jamais ne nous ment.
Je répons furibond : " Le dragon prophétise
La mort lente au faubourg du béni talisman. "

Je répons furibond : " Dans la nuit implacable,
Frappe encor le dragon, au couchant clandestin."
Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur un câble
Le vautour assassin, l'*Éventreur du Destin*.

Dans mon rêve un savant achéen se rebelle ;
Je lui dis : " Que n'as-tu mon regard nonchalant ! "
Il répond : " Donnez-moi blé doré, mirabelle !
Je les veux, par Allah, pour brûler leur chaland. "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la Magie,
Un joyeux négrillon amoureux d'Osiris,
Une ogresse en sanglots, la sultane assagie
Par l'odeur purpurine, aux abois, des iris.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VI)/4- LE REBELLE

Que dit-on, troubadour ? -Le dragon prophétise
Le trépas de l'aède amoureux qui ne ment,
Du rhapsode aux flancs creux par un croc de bêtise,
Du trouvère aux cent vers corrodé de tourment.

Le trépas de l'aède amoureux, implacable,
Écherra demain soir sous un rai clandestin.
Le corbeau qui croasse a griffé le vieux câble
Qui relie un trouvère amoureux au Destin.

Écherra demain soir un sanglot de gabare.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois ce sanglot,
J'aperçois le dragon qui nous bat de sa barre,
Un éclair assassin qui poursuit mon falot.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le rebelle ;
Il s'appelle Hannibal ; son regard nonchalant
Fait rougir seigle ailé, fait rougir mirabelle,
Fait rougir l'épicier, fait rougir le chaland.

Devant moi, brusquement a fumé la Magie ;
Qui va là ? m'écricé-je. -Un servent d'Osiris,
Dit le vent en courroux, dit la pie assagie.
-Je me vautre en humant les parfums des iris.-

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VI)/5- LE SORCIER ATLANTIQUE

Que dit-on, troubadour, de ce vent implacable ?
Il attaque en dansant dans mon sang clandestin
Le faubourg sans encens qui s'accroche au vieux câble
Du trouvère amoureux dont s'enfuit le destin.

Il attaque en dansant dans mon sang la Magie
Du sorcier atlantique, amoureux d'Osiris.
Je m'avance à pas lents dans la nuit assagie.
Je m'adonne en chantant aux parfums des iris.

Je m'avance à pas lents dans la nuit du Rebelle.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois nonchalant
Le sorcier ; j'entrevois grains de blé, mirabelle,
Raisins secs, fenugrecs, sur le pont d'un chaland.

Dans mon rêve échancre, rampe encor la Bêtise ;
Je la vois hululer à travers mon tourment.
Le sorcier émacié, nonchalant, prophétise
Le départ de l'aède au béni talisman.

Brusquement, le sorcier m'a frappé de sa barre ;
Le couchant a poussé cependant un sanglot.
La nuit geint, le matin, -égarant sa gabare,-
Pleure alors sur de l'or quand s'éteint son falot.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VII)/1- ATTAQUES CHAOTIQUES

Que dis-tu, troubadour, de ce vent qui s'étale
Sur la mer océane ? -Il s'attaque à Caton ;
Il s'attaque à son pleur, à ma fleur sans pétale ;
Il se bat en fureur pour Isis, pour Aton.

Il s'attaque à son pleur, à la fleur infidèle,
Au dragon furibond que l'on dit vigoureux ;
Il s'attaque au vautour -qui lui lance un coup d'aile ;-
-Je m'attaque à mon tour à ce chant langoureux.-

Il s'attaque au vautour dépouillé de son glaive ;
Il s'attaque au parfum de la fleur de l'Éden.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois qu'on enlève
Un eunuque impotent, par le temps du dédain.

Il s'attaque au parfum de la nuit qui caquette,
De l'aurore au rai d'or, du matin sibyllin ;
Il s'attaque au condor au bec tors qui becquette
Le ciel vaste et profond au plafond hyalin.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur sa couche
L'ânon gris qui brandit dans la nuit un poignard ;
Le poignard étincelle ; or je vois dans sa bouche
Un bouquet de *fiel* qu'il mélange à du nard.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VII)/2- DIALOGUES

Connais-tu, troubadour, mon amant infidèle ?

Dit l'aurore au rai d'or, sur un ton langoureux.

Je réponds : " Connais-tu le vent tors ? son coup d'aile ?

On le dit assassin, en tout cas vigoureux. "

Je réponds : " Connais-tu le relent de ce glaive ? "

On me dit : " Iras-tu demain soir à l'Éden ? "

Je réponds : " Demandez à ce vent qui s'élève ! "

On me dit : " Sur sa face est repeint le dédain. "

On me dit : " Iras-tu demain soir à la quête ? "

Je réponds : " Demandez à ce vent hyalin ! "

On me dit : " On nous dit que ce vent nous becquette. "

Je réponds : " Est-il donc à ce point sibyllin ? "

Je réponds : " Demandez à ce vent qui se couche ! "

On me dit : " Ce bandit a brandi son poignard. "

Je réponds : " A-t-il sève ? a-t-il sang à la bouche ? "

On me dit : " Ce bandit a maudit fleur de nard. "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un pétale

De fleur orde, un chardon arrosé pour Aton,

Le flot vif de la mer tout en pleurs qui s'étale,

Euripide, Empédocle, Avicenne et Platon.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VII)/3- LE GLAIVE D'ATON

J'aperçois ce matin que le vent nous enlève
L'orphelin du faubourg, le cinglant de dédain.
Je m'avance à pas lents, me saisis de mon glaive ;
-Brame alors à l'aurore en courant un vieux daim.-

Je m'avance à pas lents dans le vent qui caquette.
Devant moi, j'aperçois un visage hyalin.
Le simoun encor saoul, en fureur, nous becquette
Sous le ciel orphelin du matin sibyllin.

Le simoun encor saoul, -dans le soir qui s'embouche,-
Jette alors dans mon cœur son relent de poignard.
Il occit l'oiseau blanc, hululant sur sa couche ;
Il occit mon verset embaumé par le nard.

Il occit l'oiseau noir du manoir infidèle,
Cependant que je chante un verset langoureux.
L'oiseau gris vole encore ; il me donne un coup d'aile
Aérien que l'autour rend alors vigoureux.

Dans mon rêve échancré, tombe encore un pétale
Du vieux glaive aiguisé, préparé pour Aton.
Je m'avance à pas brefs ; dans le vent je m'étale,
Attendant -dans mon rêve- Euripide ou Caton.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VII)/4- L'HYMNE DE RHAZÈS ET DE PLATON

Troubadour amoureux, connais-tu la conquête
Que prépare Alexandre aux pays hyalins ?
Je réponds : " Je connais le vent fou qui becquette
Mon sang vif, ma chair vive aux matins sibyllins."

Que prépare Alexandre en rêvant sur sa couche ?
Dans mon rêve échanré, j'aperçois son poignard
Qui scintille au couchant ; il m'atteint à la bouche,
Occisant sans pudeur le parfum de mon nard.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'Infidèle
Qui menace en pestant, sur un ton vigoureux,
L'oiseau blanc du printemps, son chant pur, son coup d'aile.
Peu *me chaut*, dit l'oiseau dans son chant langoureux.

Qui menace en pestant l'Andalou par son glaive ?
L'homme impur, né bâtard, barbouillé de dédain.
L'ouragan en courroux le *viole* et l'enlève ;
Ira-t-il, Grand Allah, l'homme impur à l'Éden ?

L'ouragan en courroux le *viole* et l'étaie
Dans la nuit du tombeau recreusé pour Aton.
Je m'avance à pas lents ; j'aperçois le pétale
D'un vieil hymne épandu par Rhazès et Platon.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VII)/5- LE PAVOT DE PLATON

Poings fermés, je m'endors ce matin sur ma couche.
Le dragon prend sa douche, il brandit un poignard ;
Un vieux glaive, a-t-on dit ; le sang coule en ma bouche
Que parfume un rai d'or qui se mêle à du nard.

Le dragon prend sa douche ; sous sa tente, il s'étale ;
Dans la nuit se prosterne un ânon pour Aton.
Dans mon rêve échanré, qui me donne un pétale
De pavot ? Le griot dit alors : " C'est Platon."

Dans la nuit se prosterne un ânon infidèle
Devant l'ogre en courroux, au bec tors, vigoureux.
Je m'avance en silence ; on me donne un coup d'aile
Luxurieux ; qui va là ? c'est l'oiseau langoureux.

Devant l'ogre en courroux, qui nourrit la conquête
Du pays de la plaine, aux gros bourgs hyalins ?
-Le dragon furibond qui tempête et becquette
Ma chair vive, embaumée, aux couchants sibyllins.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois le vieux glaive
D'Alexandre en courroux qui s'enfuit de l'Éden,
Une enfant orpheline, aux abois, que soulève
Le vent fou du trépas cramoisi de dédain.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VIII)/1- LES PÂTOURS DE CORINTHE

As-tu vu crépiter la flamme âcre en volutes ?
Dit le roi de Corinthe ; or aux champs d'Ialou,
Brusquement ont joué les pâteurs de leurs flûtes,
Conjurant de leurs chants le renard et le loup.

As-tu vu crépiter la chanson immortelle
Du berger de Corinthe et monter dans l'éther
L'hymne ancien, hyalin, qui m'envoûte et martèle
Le faubourg orphelin où l'on pense à Luther ?

Du berger de Corinthe, écharpé par la foudre,
On a pris la chanson qui s'épand au lointain.
Je reçois sur mon chef le parfum de la poudre,
Du trépas que l'on tisse au pays du matin.

On a pris la chanson qui s'épand et me navre.
Je m'apprête à damner en fureur l'ouragan.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois un cadavre
D'orphelin du faubourg que trucidé un brigand.

Dans mon rêve échancre, le brigand m'exaspère
Quand je vois dans la nuit le Grand-Chien aboyer.
Le vent chante au couchant ; brusquement, il espère
Voir le bourg trébuchant de nouveau *flamboyer*.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VIII)/2- LES PARFUMS DE LUTHER

Connais-tu, troubadour, la chanson immortelle
Que l'on chante au pays parfumé par Luther ?
Je réponds : " Demandez au vent lourd qui martèle
Les pavés des faubourgs pour *ascendre* à l'éther ! "

Que l'on chante au pays parfumé par la foudre !
Que l'on chante au pays où régente un matin !
S'épandra, par Allah, le relent de la poudre ;
S'épandra, par Allah, le trépas au lointain.

Que l'on chante au pays où le vent s'exaspère !
Que l'on *oie* au couchant le Grand-Chien aboyer !
Au faubourg sans labour, on voudra que j'espère
Que viendra le mufti dans la nuit flamboyer.

Que l'on *oie* au couchant l'ode antique, en volutes !
Que l'on danse en chantant dans les champs d'Ialou !
Je voudrais dès ce soir m'enivrer par les flûtes
Quand s'occit dans le noir le renard ou le loup.

Dans mon rêve échancre, j'entrevois le cadavre
D'un vieillard éborgné que soufflette un brigand ;
Le vent chante en courroux un chant ord qui me navre :
Il se mue aussitôt en affreux ouragan.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VIII)/3- LES CHAMPS D'IALOU

As-tu vu le faubourg écharpé par la foudre
Que rallume en dansant dans l'encens le matin ?
Je réponds : "Le faubourg est noyé sous la poudre
Que déverse en chantant le dragon qui s'éteint. "

Que rallume en dansant l'ouragan qui me navre ?
Un feu pur, ravivé par les yeux du brigand.
Dans mon rêve échanré, fume encore un cadavre
Trucidé par la main qui se cache en un gant.

Ce feu pur, ravivé par leurs yeux, m'exaspère,
Car je vois la rancœur, la laideur flamboyer.
Dans mon rêve échanré, le dragon désespère
De pousser nos faubourgs à vaguer, aboyer...

Car je vois la rancœur, la laideur immortelle,
Je m'en vais d'un pas prompt me frotter à Luther,
À Calvin, à Saint-Just dont le chant me martèle
Chaque instant pour *ascendre* à l'éclair, dans l'éther.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois des volutes
De sang ord qui *rampille* aux champs gras d'Ialou.
Devant moi, brusquement ont joué de leurs flûtes
Les bergers de Carthage où je vois un grand loup.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 15 mai 2003

(VIII)/4- L'EXTINCTION DU PRINTEMPS

As-tu vu, troubadour du faubourg, ce cadavre
D'orphelin éventré par la main du brigand ?
Je réponds : " Entend-on la chanson qui me navre ?
La vomit au couchant le Roumi l'Ouragan. "

Je réponds : " Entend-on la chanson que j'espère ? "
On me dit : " Vois le ciel d'Arcadie aboyer ! "
Je réponds : " Par Allah ! leur chanson m'exaspère ;
A-t-on vu la splendeur de mon vers flamboyer ? "

On me dit : " Vois l'imam de Cadix qui martèle
Le cerveau de l'aède emporté par Luther ! "
Je réponds : " Entend-on la chanson immortelle ;
Elle *ascend* sans tarder jusqu'au fond de l'éther. "

Le cerveau de l'aède échancre par la foudre
Fait pleurer l'océan qui scintille au lointain,
Fait pleurer le printemps défloré qui se poudre
De fard noir, qui se meurt de rancœur, qui s'éteint.

Dans mon rêve échancre, j'entrevois les volutes
Du sabbat qui s'abat sur les champs d'Ialou ;
Dans la brume, ont joué des pâtreurs de leurs flûtes,
Cependant que s'enfuit dans la nuit le vieux loup.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(VIII)/5- HULULEMENTS DE CALVIN ET DE LUTHER

Que dis-tu, troubadour ? -Le boucher m'exaspère,
Car je vois son molosse à chaque heure aboyer ;
Son ami, le vacher, chaque instant désespère
De revoir la splendeur de mon bourg *flamboyer*.

Car je vois son molosse aspirer des volutes
De relents purulents -que vomit le vieux loup,-
Je m'en vais au faubourg rejouer de mes flûtes
En pensant à l'encens déhiscent d'Ialou.

Aux relents purulents on enroule un cadavre
De vieillard éventré d'un couteau de brigand.
Je sanglote en fureur ; dans la nuit qui me navre,
Me rebat le dragon en soufflant l'ouragan.

Je sanglote en fureur ; dans la nuit immortelle,
Sont allés hululer Jean Calvin et Luther.
Dans mon rêve échancré, l'ouragan me martèle
Le cerveau ; je m'accroche en pleurant à l'éther.

Dans mon rêve échancré, le dragon qui se poudre
Clame encor sa chanson qui s'envole au lointain ;
Quant à lui, le sorcier, -qui se paît de la foudre,-
Me dit bas : " Connais-tu le martyr ? il m'éteint."

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(IX)/1- L'AMOUR PRIMITIF

Le bateau divagant perd encor sa mâtüre.
Dans mon rêve échanré, j'entrevois l'âne Apis ;
Il galope en brayant sous le ciel que sature
Le sanglot échaudé de la belle aux épis.

Dans mon rêve échanré, le ponant déshonore
Le parfum que répand l'empereur de l'Euxin ;
Le levant va le voir ; que dit-il ? -Je l'ignore,
Dit la pie assagie au crapaud, au buccin.

Le parfum, que répand l'empereur des aumailles,
Grise encor le trouvère et le met sous le fer.
Dans mon rêve, un fellah a lancé ses semailles
Dans le sang déhiscent où s'ébat Lucifer.

Dans mon rêve, un fellah se saisit d'un sicaire ;
Le dragon en a peur ; vite il court se terrer
Dans un antre au fond creux où se cache un vicaire
Qui s'enfuit de l'église où mes yeux vont errer.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un prodige :
Abraham aime Ali d'un amour *primitif* ;
Quand Moïse aime Aaron au désert, me redis-je,
Le vautour ingurgite un chardon vomitif.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(IX)/2- L'ÂNE APIS

Que dis-tu troubadour ? -Le ponant déshonore
Vaugirard, Jack Pîrac qui s'en vont en Euxin ;
Pourquoi faire ? a-t-on dit. Quant à moi, je l'ignore ;
Or je dis : " Au cadî demandez, au buccin ! "

Pourquoi faire ? a-t-on dit. -Pour nourrir leurs aumailles,
Abreuver leurs brebis que l'on met sous le fer.
Le cadî me redit : " La saison des semailles
A tardé cette année ; as-tu vu Lucifer ? "

Le cadî me redit : " Que brandit un sicaire ?
Dans la nuit assassine, a-t-on vu se terrer
Le dragon effrayé sous les bras d'un vicaire ? "
-Je regarde une étoile où mes yeux vont errer.-

Le dragon, effrayé par les chants de Cadige,
S'est caché dans la nuit au regard primitif.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois un prodige :
" Le Prophète a béni le Serpent vomitif. "

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la mâtûre
Du bateau divagant où s'étend l'âne Apis ;
J'entrevois dans la brume un ogron qui sature
De ses cris le faubourg qui perdit ses épis.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(IX)/3- CADIGE

À sa mémoire vénérée

Dan mon rêve échanré, j'aperçois Lucifer ;
Il criaille au couchant en brûlant nos semailles.
J'aperçois un vieux serf entravé par le fer,
L'homme en deuil, l'homme en pleur, au milieu des aumailles.

J'aperçois un vieux serf dont les yeux vont errer
À travers un champ vaste où fulmine un sicaire.
Dans mon rêve, un ogron court s'enfuir, se terrer
Dans la ville ottomane où se terre un vicaire.

À travers un champ vaste, un dragon primitif
Fuit encore en criant : " J'aperçois un prodige ;
L'orphelin plante aussi l'ergot long, vomitif
Quand le bourg éventré rêve aussi de Cadige."

L'orphelin plante aussi le parfum du buccin :
Dans mon rêve apparaît un martyr qui m'honore ;
Où vas-tu ? m'écrié-je. Au vieux Pont de l'Euxin ;
Pour quoi faire ? Il se tait ; son silence est sonore.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois des épis
De maïs, de froment, de millet que sature
De sang ord le condor ; j'aperçois l'âne Apis,
Le flot d'or, le flot tors, le bateau sans mâtüre.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(IX)/4- L'ÉCLAIR DE LUCIFER

Ce matin qui vois-tu, troubadour ? -Un sicaire
Blasphémer au faubourg, le dragon se terrer,
Un curé de montagne assister un vicaire,
Le voussoir en sanglots où mes chants vont errer.

Ce matin que vois-tu, troubadour ? -Un prodige :
L'oiseau blanc qui se vautre au pied tors, primitif
Du vautour assassin, du corbeau, me redis-je
En sanglots ; je pâture un chardon vomitif.

L'oiseau blanc qui se vend a griffé la mâture
Du bateau crevassé que conduit l'âne Apis ;
Or j'ascends promptement vers le ciel que sature
Le sanglot du froment dont sont morts les épis.

Du bateau crevassé que sais-tu ? -Je l'ignore ;
Je connais son chemin qui le mène à l'Euxin.
Que dis-tu ? que dis-tu ? sache alors que j'honore
Mon faubourg, sa lagune où vivote un buccin.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois des aumailles,
Un pâtre aux flancs creux, entravé sous le fer,
Un fellah qui s'écrie : " On brûla mes semailles ! "
Un éclair purulent que vomit Lucifer.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(IX)/5- LA CHANSON DE CADIGE

À la mémoire vénérée de ma mère

Dans mon rêve a surgi la chanson de Cadige ;
Elle est douce, ô Seigneur, son parfum *primitif*
Rajeunit en mon âme, en mon cœur (me redis-je),
L'hymne ancien, sans rancœur, mélodieux, dormitif.

Elle est douce, ô Seigneur, la chanson que sature
Un parfum hyalin que l'on prête aux épis
De froment, au varech, au bateau sans mât,ure,
Que refuse en criant cependant l'âne Apis.

Un parfum hyalin, que l'on prête au vicaire,
Se répand au faubourg où l'on va se terrer.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois un sicaire
Qui divague au simoun où mes yeux vont errer.

Se répand au faubourg ma chanson -qui m'honore ;-
Que j'envoie, à vrai dire, au vieux Pont de l'Euxin.
Que dis-tu, troubadour, de l'Euxin ? -Je l'ignore.
De la mer qui reflue aime alors le buccin !

Dans mon rêve échanré, je revois nos semailles ;
Vient les prendre en pleurant un fellah sous le fer ;
Je revois se presser dans le vent des aumailles.
-Tonitrué à cheval le maudit Lucifer.-

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 16 mai 2003

(X)/1- DJOSER À MEMPHIS

Que vois-tu, troubadour ? -Le dragon ; il entrave
La vallée à Memphis, le beau-fils de Djoser,
Le bateau divagant qui perdit son étrave
Sur la mer océane au parfum du désert.

Le bateau divagant, moins poreux que l'argile,
Fend la mer océane où se mire un vitrail ;
Or Djoser à Memphis a maudit l'Évangile ;
Son balzan de deux ans mord alors son poitrail.

Or Djoser à Memphis, orgueilleux de son crime,
Tue encor dans le Nil nos enfants de demain.
Le trouvère aux cent vers le maudit qui s'escrime
De le battre en duel, grâce à l'or de sa main.

Le trouvère aux cent vers hait encor la vindicte ;
Il arrive en courant à Memphis scellé d'or ;
Il y trouve un sorcier émacié qui nous dicte
Le chant ord que rassasse au faubourg le condor.

Dans mon rêve échancré, le parfum de Clitandre
Tourne encor dans mon chef au rai d'or ramolli ;
Le dragon purpurin hurle encor ; sans attendre,
Il s'attaque à mon frère au futur aboli.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(X)/2- L'ENTRAVE DE VERLAINE

As-tu lu, troubadour amoureux, l'Évangile ?
Je réponds pudibond : " Cet éclair de vitrail,
De quoi donc est-il fait ? de jacinthe ou d'argile ? "
-Devant moi, j'aperçois un balzan sans poitrail.-

De quoi donc est-il fait le relent de ton crime ?
Dis-je un jour à l'ogron, le frappant de ma main.
Il répond : " Chaque instant de Satan, je m'escrime
De planter le chardon pour hanter ton demain. "

Il répond : " Chaque instant de Satan, je vous dicte
Mon bonheur de brûler vos faubourgs scellés d'or. "
Je réponds furibond : " Crains alors la vindicte
De la plèbe en courroux qui poursuit le condor ! "

Mon bonheur de brûler vos faubourgs sans attendre
Est exquis, sans pareil, dit Iblis l'Aboli.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois de Clitandre
Le vieux glaive effilé sous le ciel ramolli ;

Un navire affolé -qui perdit son étrave-
Fend le flot en courroux blasphémé par Djoser.
Paul Verlaine apparaît, il sanglote, on l'entrave
Sur la lune ensablée où s'ébat le désert.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(X)/3- LE CONDOR RAMOLLI

Aujourd'hui m'a frappé le relent de ton crime,
Dis-je à l'ogre en courroux. As-tu peur de demain ?
Me dit-il en criant dans le vent qui s'escrime
De sceller dans le sang le parfum de ma main.

Il me dit en criant : " Quand fuis-tu la vindicte
Du faubourg mis au ban -que l'on dit scellé d'or ?- "
Je lui dis : " Par Allah, ce matin, je vous dicte
Mon verset qui médit du vautour, du condor. "

Je lui dis : " Par Allah, ce bateau sans étrave
Ira-t-il loin en mer ? " Demandez à Djoser !
Me dit-il en riant. Dans la nuit, on entrave
Le chameau du Targui qui divague au désert.

Je lui dis : " Par Allah ! lis Coran, Évangile ! "
Il me dit : " Un pur-sang, un chameau sans poitrail. "
Je lui dis : " Père Adam est pétri dans l'argile. "
Peu *me chaut* ! me dit-il. "Vois les pleurs du vitrail ! "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le rai tendre
De l'aurore hyaline au chant d'or aboli.
Apparaît, devant moi, le cheval de Clitandre ;
Qui le monte en riant ? Le condor ramolli...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(X)/4- LE CORSAIRE DE DJOSER

(ou les textes sacrés)

Que fait l'ogre, ô trouvère aux cent vers ? -Il nous dicte
Son plaisir de brûler nos faubourgs scellés d'or.
Que fait-on à cet ogre ? a-t-il craint la vindicte
Des faubourgs scellés d'or ? -Il a peur du condor.

Que fait-on à cet ogre ? a-t-il peur de Clitandre ?
A-t-il peur du voussoir au rai d'or aboli ?
-Il a peur du dragon qui lui dit sans attendre
De mourir pour lui seul dans le soir ramolli.

Il a peur du dragon, de la fleur de son crime.
Il occit, lui dit-il, son piteux lendemain ;
Cependant chaque instant, cœur battant, il s'escrime
De défendre en fureur la sueur de sa main.

Cependant chaque instant il apprend l'Évangile,
La Thora, le Coran dont il oint le poitrail
Du balzan de l'éclair s'ébattant sur l'argile,
Sur le pleur émouvant qui s'accroche au vitrail.

Dans mon rêve échanré, le vaisseau sans étrave
Du corsaire *assassin* -qui plaît tant à Djoser-
Fend la mer océane où le flot nous entrave,
Tant le sang déhiscent s'épand même au désert.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(X)/5- LA VINDICTE DE LA PLÈBE

Au couchant trébuchant l'éclair dit au rai tendre :
" Je m'en vais aussitôt au voussoir aboli
Rencontrer mon amant éduqué par Clitandre
Dont on dit que l'amour est toujours ramolli. "

Rencontrer mon amant sur l'esquif sans étrave
Est un heur sans pareil apprécié par Djoser.
Au faubourg, apparaît un chameau sans entrave ;
Que veut-il ? -En fureur, ressemer le désert.

Au faubourg, apparaît le liseur d'Évangile.
[La chamelle en courroux s'est brisé le poitrail].
Je lui dis : " Que fais-tu ? " -Je pétris dans l'argile
Cet éclair ébréché qui s'accroche au vitrail.

Je lui dis : " Que fais-tu ? " -Je me pais de mon crime,
Me dit-il *furieux* en broutant mon demain.
Apparaît devant moi le dragon qui s'escrime.
Or j'assène à sa face un coup dur de ma main.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la vindicte
De la plèbe infidèle au faubourg scellé d'or.
L'œil en sang purulent, elle a dit : "Qui nous dicte
Les chansons du vautour, de l'autour, du condor ? "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

VISIONS DE RÊVES

(I)/1-LA CHANSON D'ABRAHAM

Dans mon rêve échancre, j'aperçois à Ninive
Le roi fou dit Nemrod que toujours on honnit ;
Abraham chante alors sa chanson punitive :
La nuit geint, la nuit meurt, le matin rabonnit.

Un clabaud crie encor ; son aboi pétrifie
Le roi fou dit Nemrod, l'empereur dit César.
Abraham chante alors ; sa chanson terrifie
À Ninive un ogron qui se tait par hasard.

Abraham chante alors ; sa chanson se mélange
À l'éclair au rai d'or qui plaît tant à Rousseau.
Dans mon rêve échancre, j'aperçois dans un linge
Un ergot de chardon écrasé sous un seau.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois des fantômes
Dans la nuit en sommeil où détale un lapin,
Un trouvère en sueur affalé sur ses tomes,
Le figuier de l'hiver, la lueur d'un sapin.

Dans mon rêve échancre, le dragon me confesse :
" On ira demain soir trucidier Hiéron ;
Le vent noir répandra sur son front, sur sa fesse,
Du sang ord d'un bec tors que vomit un héron. "

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 17 mai 2003

(1)/2- NEMROD LE BOSSU

Que vois-tu, troubadour ? -Le dragon terrifie
Le faubourg sans labour -que l'on voit par hasard
Se vautrer dans la nuit ; -son regard pétrifié
Le lézard, le boa, le regard de César.

Le faubourg sans labour -que l'on voit sans mélange-
Jette encore en mon cœur la frayeur de Rousseau.
Or l'ogron à l'œil prompt a glissé dans un linge
Un bébé né bâtard, un rai tors dans un seau.

Or l'ogron à l'œil prompt a chassé des fantômes.
A couiné dans la nuit hululante un lapin.
Je m'éveille en sursaut, en sueur ; deux cents tomes
Sur ma table affalée à trois pieds d'un sapin.

Je m'éveille en sursaut ; l'ouragan me confesse :
" Ce matin, j'irai vite attoucher Hiéron ;
Je mettrai sur son front mon ergot, sur sa fesse ;
Au couchant, j'occirai le sanglot d'un héron."

Dans mon rêve échancre, j'aperçois à Ninive
Le Bossu dit Nemrod ; à Ninive, il honnit
Le Prophète Abraham, sa chanson *primitive*...
La nuit meurt dans le sang. Le printemps rabonnit.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(1)/3- LA FUREUR DE NEMROD

Que dis-tu, troubadour ? -Le parfum se mélange
D'un sanglot purulent qui déplaît à Rousseau.
Que vois-tu, troubadour ? -Un ogron jette un linge
Dans lequel il enroule un poisson de ruisseau.

Que vois-tu, troubadour ? -Divaguer des fantômes
Dans la nuit assassine où *couine* un lapin
Angora, le trouvère aux cent vers, trois cents tomes
De parfums -sur ma table- ombragés d'un sapin.

Dans la nuit assassine, un dragon me confesse :
" Syracuse occira demain soir Hiéron ;
Quant à moi, je mettrai mon chardon sur la fesse
D'Hannibal le Barcide et l'ergot d'un héron. "

Syracuse occira demain soir à Ninive
Le roi-dieu dit Nemrod ; à Carthage, on honnit
Ce roi-dieu le Bossu, sa chanson punitive ;
Abraham ne le craint ; le matin rabonnit.

Dans mon rêve échancre, l'ânon gris terrifie
Le faubourg orphelin qui se meut par *hasard*.
Dans le soir purpurin, le dragon pétrifie
La fureur du roi-dieu qui s'en prend à César.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(I)/4- LA CHANSON UNITIVE

Je revois dans la brume ululer des fantômes,
Détaler en fureur, dans la nuit, un lapin,
Un àède amoureux *embrasser* cent vingt tomes
De versets sur lesquels on a mis le grappin.

Un àède amoureux au couchant me confesse :
" On ira demain soir assiéger Hiéron. "
Quant à moi, par Allah le Clément, je professe :
" Ce tyran trépassa sous le bec d'un héron. "

On ira demain soir assiéger à Ninive
Le Maudit qui médit du Seigneur, -qui honnit
Le Prophète Abraham, sa chanson unitive.-
Il mourra ce Nemrod ; le matin rabonnit.

Le Maudit, qui médit du Seigneur, terrifie
Le païen plébéien, engendré *par hasard*,
Dit Nemrod le roi-dieu dont l'œil tors pétrifie
L'astrolâtre à Ninive amoureux du Caesar.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois dans un lange
Un serpent écaillé. Qui l'y mit ? C'est Rousseau.
La vipère a vomi son venin sans mélange
Sur *la ville arrondie* en sommeil, au ruisseau...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(1)/5- LA RANCŒUR PÉTRIFIÉE

Ce matin, que dis-tu, troubadour ? Sur la fesse
Du dragon as-tu vu le bec ord d'un héron ?
Il répond pudibond : " Par Allah, je confesse
Que se meurt à cette heure en longs pleurs Hiéron. "

Il répond pudibond : " Par Allah, à Ninive,
On occit ce matin le tyran ; on honnit
Ses guerriers sans laurier, leur chanson punitive."
Sois loué, Grand Allah ! le printemps rabonnit.

On occit ce matin le tyran, ses fantômes.
Que revois-je, ô Seigneur ! détaler des lapins,
Chantonner le trouvère aux cent vers sur cent tomes
De versets hyalins -que j'accroche aux sapins.-

Que revois-je, ô Seigneur ! le trépied terrifie
Le dragon furibond, le sorcier de César ;
Le Triangle obscurci, quant à lui, *pétrifie*
La Rancœur qui s'accroche à la nuit *par hasard*.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois des mélanges
De sanglots, de longs pleurs entassés dans des seaux,
Des vieillards, des enfants enroulés dans des langes
Que le reître a jetés méchamment aux ruisseaux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 17 mai 2003

(II)/1- HULULEMENT D'ÉRIDOU

Ma rancœur ce matin se raccroche à la nue.
Je revois dans le vent hululer Éridou.
Le Tigrus pleure encore ; or une ourse inconnue
Déambule en chantant pour bercer Enkidou.

Le Tigrus pleure encor pour déplaire à Cassandre.
Quand l'Euphrate est en rut, le Tigrus s'accroupit,
Cependant passe alors le violent Alexandre ;
Il fendille un rai bot du flambeau qui croupit.

Quand l'Euphrate est en rut, l'ogron pêche à la ligne ;
Il attrape au couchant de la lune un fuseau ;
Or l'étoile aux abois pleure encor ; son œil cligne.
L'ogron pêche *implacide*, exhibant son museau.

Or l'étoile aux abois pleure encor Démosthène
Qui s'en va par la nuit se vautrer dans le thym.
L'ogron pêche *implacide* ; -il déplaît au vieux Taine.-
La nuit meurt dans le sang déhiscent du matin.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois que l'or penche
Du côté du ponant qui polit ses essieux ;
J'aperçois le soleil en sommeil qui s'épanche
Au giron de l'aurore au rai d'or silencieux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(II)/2- L'APPARITION D'ENKIDOU

Ce matin me parvient le sanglot de Cassandre ;
Me parvient le pleur long du violon qui croupit ;
Je regarde en amont ; j'aperçois Alexandre ;
Un soldat de sa troupe aux chardons s'accroupit.

Me parvient le pleur long du soleil dont l'œil cligne.
Je m'adresse au voussoir qui n'a plus de fuseau ;
Que revois-je, ô Seigneur ! un pêcheur à la ligne
Qui s'accroche au dragon efflanqué, sans museau.

Je m'adresse au voussoir ; me répond Démosthène ;
Que dit-il ? -Va courir, te vautrer dans le thym !
Je me tais ; dans le vent, je m'adresse au vieux Taine ;
Va courir, me dit-il, embraser le matin !

Je me tais ; je m'adresse au soleil qui s'épanche
Dans les fleurs du printemps dont j'entends les essieux
Brimbaler ; le couchant apparaît ; le jour penche
Son rai mou vers la nuit au sommeil disgracieux.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur la nue
Un chardon purpurin où l'on pend Éridou.
Je m'avance à pas lents vers la ville inconnue ;
J'aperçois devant moi l'effrayant Enkidou.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(II)/3- LA CHANSON D'ENKIDOU

Que dis-tu du soleil en sommeil ? -Son œil cligne ;
Le jour pleure, il se meurt ; le ciel pleure un fuseau ;
Dionysos pleure encore ; il se meurt sous sa vigne
Où se cache un satyre, encensant son museau.

Le jour pleure, il se meurt quand se meurt Démosthène ;
Quant à moi, je revois se vautrer, dans le thym,
Le crapaud, le corbeau, le phénix, La Fontaine
Au parfum de l'aurore au rai d'or, le Matin.

Quant à moi, je revois se vautrer l'or qui penche
Du côté du couchant qui n'a plus ses essieux.
Je m'adresse à la nuit qui s'enfuit ; je m'épanche
Dans les bras de l'aurore au rai d'or malicieux.

Du côté du couchant, j'aperçois Alexandre
Qui me dit en courroux : " Mon guerrier s'accroupit
Dans l'*oued* aux chardons où le pleur de Cassandre
Est teinté de sang ord, du chant tors qui croupit. "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur la nue
Un troupeau de brebis qui s'enfuit d'Éridou ;
J'entends vite en marchant la chanson inconnue
Que rechante au couchant le méchant Enkidou.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(II)/4- LA CHANSON DE CASSANDRE

Aujourd'hui, je m'adresse en pleurant au vieux Taine :
" Pourquoi donc nous dis-tu que se meurt le matin ? "
Il répond furibond : "Connais-tu Démosthène ?
Il se meurt quant à lui suite aux crocs du mâtin."

Pourquoi donc nous dis-tu que se meurt, que se penche
Ma chanson vers l'éclair purpurin sans essieux ?
Il répond furibond sous le ciel qui s'épanche :
" Que fait-on, troubadour, de tes vers silencieux ? "

Il répond furibond sous le ciel dont l'or cligne :
" Je ne sais qui trucidé aujourd'hui mon fuseau ;
Est-ce un âne en colère ? un pêcheur à la ligne ?
Est-ce un ogre assassin ? est-ce un chien sans museau ? "

Je ne sais qui trucidé aujourd'hui sur la nue
Le parfum captivant qui s'épand d'Éridou.
C'est l'ogron, me dit-on, de la ville inconnue,
Le dragon à l'œil prompt qui s'appelle Enkidou.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois Alexandre ;
Il avance en boitant, au chardon, s'accroupit ;
Il sanglote, il me dit : " J'aime encor de Cassandre
Le long pleur purulent, la chanson qui croupit. "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(II)/5- DIONYSOS

Que dis-tu, troubadour, de la nuit ? -Le jour penche
Vers l'abîme insondable à l'écho silencieux.
Le soleil geint encore ; à l'aurore il s'épanche,
Tant il craint les essieux de ces cieux malicieux.

Le soleil geint encore ; il épand sur la nue
Le parfum au rai d'or que vomit Éridou.
Dans mon rêve échanré, j'aperçois l'Inconnue
Sans vergogne embrasser le sorcier Enkidou.

Le parfum au rai d'or plaît encore à Cassandre
Qui parvient au faubourg où la Mort s'accroupit.
Dans mon rêve échanré, j'entrevois Alexandre,
Son armée aux abois dans le sang qui croupit.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois La Fontaine
Qui sourit au grand vent en marchant dans le thym ;
Le précède en courant au couchant Démosthène ;
Que veut-il ? me dit-on. -Parfumer le matin.

Qui sourit au grand vent ? -Dionysos sous sa vigne,
Un satyre éméché qui lacère un fuseau
De rais d'or, une armée, -un guerrier qui s'aligne
Sur l'ogron, sur l'ânon, sur l'ourson sans museau.-

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(III)/1- LE PYLÔNE DE MEMPHIS

Qui s'apprête au couchant à brûler Babylone ?
Le trouvère aux cent vers parle alors au pivert ;
Il s'assied en pleurant au pied tors du pylône
De Memphis sous le ciel au portail entrouvert.

Le trouvère aux cent vers parle alors à Racine
Qui lui dit de brûler sans tarder son brassard
Où le sang déhiscent du faubourg s'enracine.
Le trouvère en colère parle alors à Ronsard.

Qui lui dit de brûler sans tarder Sœur Pauline ?
Je ne sais, dit l'ogron au visage enfumé.
Connais-tu, troubadour, ce parfum de colline ?
Que se brûle aujourd'hui ce faubourg embrumé !

Je ne sais, dit l'ogron à l'œil prompt qui fait paître
Son troupeau de brebis orphelin dans le vent.
Le dragon en fureur boit soudain l'air champêtre
Pour aller s'attaquer à la fleur du couvent.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une airelle ;
Son parfum est exquis : les dragons l'ont tété.
Devant moi, j'aperçois une olive irréaliste ;
Un lutin me demande où nos cœurs ont été.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(III)/2- VERSETS ORPHELINS DE
CORNEILLE ET DE RONSARD

Troubadour embaumé, connais-tu Jean Racine ?
" Je connais de Corneille un verset, de Ronsard ;
Dans mon cœur sans rancœur le Coran s'enracine ;
Au faubourg on hait fort spadassin et hussard."

Je connais de Corneille un verset, la colline
Où le vent gifle encor l'olivier parfumé,
Où se meurt un apôtre, où gémit Sœur Pauline.
-Je connais de Corneille un verset enfumé.-

Où le vent gifle encore en dansant l'or champêtre
Je me rends à pas lents au couchant émouvant,
Cependant le dragon insolent -qui fait paître
Ses brebis- rit au nez de l'abbesse au couvent.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois Babylone,
Une armée en colère agriffée au pivert,
L'ouragan des brigands qui terrasse un pylône
Où se meurt Gilgamesh, le regard entrouvert.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois une airelle,
Un figuier allaité que l'ânon a tété,
Une olive, une amande à l'odeur irréelle,
Un nopal du Népal, un muguet étété...

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(III)/3- JEAN RACINE

As-tu vu ce matin, troubadour, Sœur Pauline ?
Il répond : " J'aperçois un apôtre enfumé ;
Surnommé l'Isariote, il gravit la colline
Où l'attend le Romain sous le ciel embrumé. "

Surnommé l'Isariote, il revend l'air champêtre
À l'abbesse hyaline, à la nonne, au couvent.
Dans mon rêve échanré, le pâtour a fait pâître
Son troupeau de vautours, de corbeaux, dans le vent.

Dans mon rêve échanré, la cité *plurielle*
Chante aussi l'hydromel que l'ogron a tété,
Chante aussi l'oiseau blanc, hululant, sa kyrielle,
Chante aussi nos parfums quand nos bourgs ont été ;

Loin de moi cependant apparaît Babylone.
Pleure encor le couchant sous le ciel entrouvert ;
Un condor bute alors contre un pied de pylône.
J'aperçois un bec tors qui picote un pivert.

Dans mon rêve échanré, j'entrevois Jean Racine
Qui me dicte un verset composé par Ronsard ;
Dans mon âme ébréchée un verset s'enracine.
Dans la brume un voleur a moqué le hussard.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(III)/4- L'APÔTRE HYPOCRITE

Que dis-tu, troubadour, de ces champs ? -L'air champêtre
Fait chanter le pâtre qui s'en va dans le vent
Rejouer du rebec, de la flûte... il fait pâtre
Son troupeau de brebis au grelot émouvant.

Que dis-tu, troubadour, des cités *plurielles* ?
Des parfums que j'y vois ? que l'ogron a tétés ?
Il répond pudibond : " Entend-on ces kyrielles ?
Les sanglots étouffés des figuiers ététés ? "

Il répond pudibond : " Connaît-on Babylone ?
On nous dit que son ciel purulent, entrouvert,
Danse encor la sardane agriffée au pylône
Ébréché de Memphis où boitille un pivert. "

Dans mon rêve échancre, le Verset s'enracine
En mon âme, en mon cœur -non le vers de Ronsard.-
Dans la brume apparaît en pleurant Jean Racine ;
Pourquoi donc ? m'écrié-je. -Offre encor ton brassard !

Dans mon rêve échancre, j'aperçois Sœur Pauline,
Frère Arthur, Sœur Thérèse au parfum consommé ;
Devant moi j'aperçois -qui gravit la colline-
Un apôtre hypocrite au front tors, assommé.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 19 mai 2003

(III)/5- FRÈRE ARTHUR L'INFIDÈLE

Que dis-tu, troubadour ? -La cité *plurielle*,
Que j'habite au printemps -dont le lait est tété,-
Chante encor doucement, longuement la kyrielle
Du Seigneur, Grand Allah, sous le ciel étété.

Chante encor doucement, dans la nuit, Babylone ;
On nous dit que son roi tue encore un pivert.
On nous dit que Memphis perd aussi son pylône,
Que le Sphinx accroupi tient son pied entrouvert.

On nous dit que son roi tue encor Jean Racine,
Andromaque, Antigone, un ami de Ronsard...
Grand Allah ! m'écrié-je ; en mon cœur s'enracine
Ton Nom Saint. -Loin de moi, fantassin et hussard !-

Dans mon rêve échancre, le pâtre a fait paître
Son troupeau d'éléphants dans un champ plein de vent.
Le dragon furibond court après l'or champêtre,
Cependant que l'abbé l'a fourré dans un van.

Dans mon rêve apparaî, sur un flanc de colline,
Un ânon aux poils roux, au regard embrumé.
Je revois discourir dans le vent Sœur Pauline,
Frère Arthur l'*Infidèle* au visage enfumé.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 mai 2003

(IV)/1- LES FEUILLETS DE MON LIVRE

Que vois-tu, troubadour ? que vois-tu dans ton rêve ?
J'aperçois dans mon rêve un dragon à Sumer ;
Dans l'Euphrate au flot bot qui s'ébat sur la grève,
Il vomit en pétant nos bouquets d'or amer.

J'aperçois, dans mon rêve alourdi de silence,
L'orphelin du faubourg qui se meurt de langueur.
Le dragon en fureur crie encore ; il s'élançe
Dans un vent de rancœur qui nourrit sa vigueur.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la faucille
Du dragon furibond dont j'éteins le flambeau.
Devant moi, j'aperçois un ogron qui vacille :
Il s'approche à pas prompts de la nuit du tombeau ;

Cependant il s'en prend aux feuillets de mon livre ;
Je m'écrie -et ma voix est allée au lointain.-
Le sorcier est en fête ; à l'aurore il s'enivre
De mon sang déhiscent que l'ogron a déteint.

Dans mon rêve un ourson, que noircit l'anathème
De l'étoile au rai d'or, a crié : " J'ai souffert. "
J'ai souffert, dit le lys au frileux chrysanthème.
Le pivert a souffert enchaîné sous le fer.

Monastir, café du Marabout, le 20 mai 2003

(IV)/2- LA PRIÈRE DE L'ÉTOILE

Le faubourg se rendort enroulé de silence.
Le dragon cannibale a perdu sa vigueur.
Le guerrier saigne encor ; dans la nuit, il s'élance,
Poursuivant l'ennemi qui se paît de langueur.

Or la nuit purpurine a brandi sa faucille,
Car le vent très mouvant a déteint son flambeau.
Je m'avance à pas lents sous un rai qui vacille.
L'oiseau noir a pris peur de la nuit du tombeau.

Un vieux gnome a crié, s'en prenant à mon livre.
Une étoile orpheline a chanté le matin
Du Seigneur : " Fais Allah que Ta Main me délivre
Du grand chien clabaudeur qui me mord et m'éteint ! "

Dans mon rêve échancre, le maudit chrysanthème
A pleuré dans le soir défloré par le fer ;
Un guerrier sans laurier, obscurci d'anathème,
A pleuré dans la nuit quand riait Lucifer.

Dans mon rêve échancre, j'entrevois sur la grève
Où se meurt (aux abois) l'or des fleurs de la mer,
La nuit longue, assassine, en émoi, qui nous grève
De sang ord, purulent, revomi par Sumer.

Monastir, ibidem, le 20 mai 2003

(IV)/3- LA SOUFFRANCE DE L'OGRON

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la faucille
De l'éclair louvoyant qui brandit un flambeau.
Je m'avance à pas courts, au faubourg ; je vacille,
Tant j'ai peur en mon cœur de la nuit du tombeau.

Brusquement, a surgi dans la nuit, sur la grève,
L'ogre en rut qui disait s'en aller à Sumer ;
Le dragon furibond le suivait, (fut-ce un rêve ?)
Il voulait engloutir tout Sumer dans la mer.

Dans mon rêve échanré, le parfum du silence
Se répand froidement, flagellé de langueur ;
Le dragon ébranlé par mon lai prend sa lance ;
Il s'enfuit dans les champs de la nuit sans vigueur.

Dans mon rêve échanré, les feuillets de mon livre
Sont griffés par l'autour, le corbeau, le mâtin.
Je m'avance à pas courts ; à l'aurore, on me livre
Des rais d'or, de diamant, un parfum de satin.

Je m'avance en silence ; un piteux chrysanthème
Est offert à l'ogron -par le prompt Lucifer ;-
Il s'étonne, il sanglote ; obscurci d'anathème,
Il l'accepte en courroux, déclarant : " J'ai souffert. "

Monastir, ibidem, le 20 mai 2003

(IV)/4- LE TOMBEAU DE VERLAINE

Aux feuillets écornés, rabougris de mon livre,
J'ai couché mes versets au parfum de satin,
Pendant une étoile au rai d'or se délivre
Du long croc attisé, purpurin, du mâtin.

Un ogron, le dragon, enfumés d'anathème,
Ont crié par un soir enchaîné par leur fer :
" Que l'on cueille au couchant un fané chrysanthème !
Donnons-en les brins ords à l'ami Lucifer ! "

Dans mon rêve échancre, le guerrier prend sa lance ;
Il s'en va promptement, transporté de vigueur,
Vers le bourg orphelin où s'endort le silence ;
Je revois dans mon rêve essaimer la langueur.

Dans mon rêve échancre, le pâtre qui vacille
A quitté le champ vaste où s'élève un tombeau,
Le tombeau de Verlaine endormi sans faucille,
Endormi sans moisson, à côté d'un corbeau.

Je m'avance en courant ; j'aperçois sur la grève
Un condor au bec tors qui revient de Sumer ;
Il me lance un regard acéré qui me crève ;
Mais où suis-je, ô Seigneur ! -Englouti par la mer.

Monastir, ibidem, le 20 mai 2003

(IV)/5- LE TOMBEAU DE RIMBAUD

Le dragon de Sumer est noirci d'anathème.
Le faubourg éventré que je vois a souffert.
Je me dis en mon cœur : " Le miteux chrysanthème,
De nos pleurs attisés l'abreuva Lucifer. "

On me dit : " Grande erreur ! as-tu vu sur la grève
Rampiller le serpent qui sifflote à Sumer ?
Que dis-tu du venin que l'on voit ? " -Il nous grève
De la sève en sanglots, du vieux chant de la mer !

Que dis-tu du venin alourdi de silence ?
Du faubourg orphelin qui se meurt de langueur ?
Du guerrier avachi qui s'enfuit sans sa lance ?
De ce reître assassin qui n'a plus de vigueur ?

Du faubourg orphelin on a pris la faucille,
Pendant le faubourg garde encor son flambeau.
L'ouragan des brigands tonne alors ; je vacille
En pensant que Rimbaud sait la nuit du tombeau.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois mon gros livre,
Ses feuillets écornés dont l'odeur a déteint
Sur mes vers hyalins ; chaque instant, je m'enivre :
Au couchant, dans la nuit, à l'aurore, au matin...

Monastir, ibidem, le 20 mai 2003

(V)/1- MARI-SUR-EUPHRATE

Au faubourg tourne encore un parfum d'hyacinthe.
Je me dis en mon cœur : " Suis-je alors à Mari ?
Sur l'Euphrate indolent où la vague est enceinte
De douleurs, de sanglots : elle égare un mari. "

Dans mon rêve apparaît un dragon qui machine
Un complot de géhenne approuvé par Calvin.
Le sorcier de la haine a courbé notre échine :
Il ne veut point déplaire à l'ami, l'échevin.

Dans mon rêve apparaît ce sorcier qui m'ausculte ;
Il prédit : " Tu mourras en berçant l'encensoir
De l'amour du Seigneur que Satan vous occulte ;
Attention cependant aux liqueurs du pressoir ! "

Dans mon rêve échanuré, la rancœur se devine
Des dragons assassins ; entendez leur clameur !
Un ogre en prend peur ; dans la nuit, il s'avine,
Puis débarque au faubourg éventré qui se meurt.

Dans mon rêve échanuré, j'aperçois sur ma tête
Un autour qui tournoie et se peint de carmin,
Un vautour qui s'accroche à la lune et la tête ;
-Le faubourg pleure encor ce matin son gamin.-

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(V)/2- LE PRESOIR DU SORCIER

Que fait-on, troubadour ? -J'ai courbé mon échine
Devant l'ogre en courroux, le sorcier, l'échevin.
-Pourquoi donc, troubadour ? pourquoi donc ? -On machine
La fleur rouge, assassine au grand dam de Calvin.

Or m'arrête au couchant un sorcier ; il m'ausculte ;
Il me dit en colère : " As-tu pris l'encensoir ?
Gare à toi ! gare à toi ! tu perdras le vieux culte
Des aïeux ! connais-tu, comme il faut, mon pressoir ? "

Je m'avance en courant ; dans la nuit, je devine
Que l'on court après moi ; brusquement, la clameur
Des sorciers me fait peur ; je m'enfuis, je m'avine,
Oubliant ma frayeur au faubourg qui se meurt.

Dans mon rêve échancre, vole encor sur ma tête
Un corbeau qui croasse -à l'odeur de carmin ;-
Un condor se suspend à l'étoile, il la tête ;
Il en sort, Grand Allah, un parfum de jasmin.

Dans mon rêve échancre, couronné d'hyacinthe,
Apparaît un trouvère amoureux dans Mari
Sur l'Euphrate endeillé dont la vague est enceinte
De sanglots, de rais tors, car est mort son mari.

Monastir, ibidem, le 20 mai 2003

(V)/3- L'AGONIE DU FAUBOURG

Dans mon rêve échanré, le dragon nous occulte
Le parfum de la fleur que caresse un pressoir.
Le sorcier tout en pleurs abolit mon vieux culte ;
Or je brûle oliban dans l'antique encensoir.

La sorcière aux abois crie encor ; je devine
Que l'ogron l'aime alors au faubourg qui se meurt.
Je m'avance en silence au couchant qui s'avine,
Tant il craint les sorciers, tant il hait leur clameur.

Dans mon rêve échanré, je revois dans l'enceinte
D'un château féodal trucidier un mari
De la reine engrossée, un parfum d'hyacinthe
Ondoyer puissamment sur les toits de Mari.

Dans le soir, brusquement vole encor sur ma tête
Un aiglon au bec long, barbouillé de carmin.
Il s'accroche à l'étoile orpheline ; il la tète.
Au faubourg court l'autour, geint toujours un gamin.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la machine
Du sorcier émâcié, l'amoureux de Calvin,
Du roi fou, du sultan, de l'émir de la Chine ;
Du faubourg éventré, j'aperçois l'échevin.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 20 mai 2003

(V)/4- DIALOGUE

Que vois-tu, troubadour, dans le jour qui s'avine ?
-Un faubourg sans labour, le froment sans semeur,
Un corbeau qui croasse, un condor... -Je devine :
Le serpent siffle encore au faubourg qui se meurt.

Que vois-tu, troubadour, en ce jour que l'on tète ?
-Un faubourg sans labour qui se teint de carmin,
Un corbeau qui croasse au-dessus de ma tête,
Un serpent qui sifflote au faubourg sans gamin.

Que vois-tu, troubadour, en ce jour de vieux culte ?
-Un faubourg sans labour où se meurt l'encensoir,
Un corbeau qui croasse, un vautour qui m'ausculte
Et me dit d'avaler des liqueurs de pressoir.

Que vois-tu, troubadour, en ce jour sans échine ?
-Un faubourg sans labour qui plaît tant à Calvin,
Un corbeau qui croasse, un vautour qui machine
Contre un ours, un ânon, -deux amis du Chauvin.-

Dans mon rêve échancre, j'aperçois l'hyacinthe ;
Son rai d'or a couru dans les bois de Mari.
Un seigneur à barbiche a fermé son enceinte,
Une épouse a brûlé sans émoi son mari.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(V)/5- L'HYACINTHE DE MON PÈRE

Dans mon rêve échanré, j'aperçois sur ma tête
Un essaim de bourdons que l'on peint de carmin.
Je me tais, la nuit geint ; le dragon qui la tête
Crie encor longuement pour occire un gamin.

Un essaim de bourdons a griffé l'hyacinthe
Que mon père a plantée au faubourg de Mari.
Je m'avance à pas gourds au milieu de l'enceinte
D'un palais où la reine a perdu son mari.

Un essaim de bourdons a griffé mon échine.
Je m'avance à pas longs pour déplaire à Calvin ;
Il me dit cependant : " Que fais-tu ? " -Je machine
Contre un ogre en courroux, un sorcier du Chauvin.

Dans mon rêve échanré, le sorcier nous ausculte ;
Il nous dit : " Soignez-vous aux liqueurs du pressoir !
Vous verrez, par Iblîs, reflleurir le vieux culte
Des aïeux amoureux du splendide ostensor. "

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la ravine
Où l'on tue en riant le bon grain du semeur ;
J'aperçois dans la brume un ogron qui s'avine,
Tant il craint le dragon au faubourg qui se meurt.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(VI)/1- PRIÈRE À OSIRIS

Dans mon rêve échanré, j'aperçois sur l'Euphrate
Un navire efflanqué sur des flots insoucieux.
Je me frotte un seul œil ; j'entrevois de Socrate
La fleur blanche, hyaline ; -elle ascende dans les cieux.-

Un navire efflanqué, dans les nuits solennelles,
Glisse encor sur l'Euphrate au murmure endormeur.
Devant moi, j'aperçois plus de cent sentinelles ;
Pourquoi donc ? -Pour garder de serpents le charmeur.

Devant moi, j'aperçois deux taureaux ; sa charrue,
Un fellah harassé qui répand l'or vermeil,
Un balzan *furieux*, entaché de verrue ;
Elle a chu du voussoir, -toujours noir de sommeil.-

Un fellah harassé, que l'on sait très vorace,
Sur le Nil ce matin prie encore Osiris :
" Donnez-nous, Osiris, donnez vite à ma race
Des parfums, des froments, des piments, des iris ! "

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un imberbe ;
Que fait-il ? dans la nuit, il court vite à la mer.
J'aperçois alentour un ogron parmi l'herbe ;
Il s'en va labourer le profond gouffre amer.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(VI)/2- VISIONS BRUMEUSES

Que vois-tu, troubadour, dans les nuits solennelles ?
-J'entrevois dans la brume un effluve endormeur,
Un géôlier, un tâlier, plus de vingt sentinelles,
Un palais fédéral, de serpents le charmeur.

J'entrevois dans la brume un bruit sec de charrue,
Le soleil qui s'occit sur un lit d'or vermeil,
Le bruit sourd qui s'épand au milieu de la rue,
La cité circulaire, assommée, en sommeil.

Le soleil, qui s'occit sur le lit de ma race,
Est couché sur le flanc ; il implore Osiris,
Amon-Râ, le dieu Ptah, le Vautour dit vorace...
" Fleurissez mon trépas ! arrosez mes iris ! "

Est couché sur le flanc, esseulé, parmi l'herbe,
Le taureau qu'on occit sur le flot de la mer.
Devant moi, j'aperçois un sultan, un imberbe,
Un eunuque enfoncés dans l'affreux gouffre amer.

Dans mon rêve échancre, le sermon de Socrate
Tourne encor devant moi ; je demeure insoucieux ;
Cependant je revois divaguer sur l'Euphrate
Une étoile au rai d'or ; elle ascend vers les cieux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(VI)/3- LA PLÉIADE

Que fais-tu, troubadour ? -Je polis la charrue
Que l'aïeul a léguée au semeur d'or vermeil ;
Je parfume en chantant le bruit lourd de la rue
Du faubourg ramolli qui se plaît au sommeil.

Je parfume en chantant le bruit lourd de ma race ;
Je maudis cependant les parfums d'Osiris,
Ceux d'Isis, d'Amon-Râ, du Vautour très vorace :
En secret, apprêtés dans l'arcane aux iris.

Je maudis cependant les parfums d'un imberbe,
Car je sais que l'imberbe ira vite à la mer
Se baigner en chantant -gouailleur et superbe,-
S'amuser, s'amuser dans l'affreux gouffre amer.

J'aperçois dans mon rêve un vieillard-sentinelle ;
Je lui dis : " Que fais-tu ? " -Surveiller l'endormeur,
Son conseil belliqueux dans la nuit solennelle.-
Je surveille encor mieux de serpents le charmeur.

J'aperçois dans mon rêve un esquif sur l'Euphrate,
Un navire ébréché, le pêcheur insoucieux ;
Il rêvasse en chantant, il repense à Socrate,
À Platon, à Plotin, à Rhazès dans les cieux.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(VI)/4- LE CHARMEUR DE SERPENTS

Dans mon rêve échanré, le parfum de ma race
A jailli dans le ciel, faisant peur aux iris,
Aux vautours, aux serpents, à la glu très vorace,
Au *fidèle* amoureux d'Amon-Râ, d'Osiris.

A jailli dans le ciel le parfum d'un imberbe ;
Le vautour s'en effraie ; il s'enfuit à la mer ;
Le dragon, quant à lui, prend un air fort superbe,
Puis il va se baigner au profond gouffre amer.

Le vautour s'en effraie ; il s'en va chez Socrate ;
Il s'en va chez Platon que l'on dit insoucieux ;
Que voit-il chez les deux ? un esquif de l'Euphrate
Ébréché par l'ogron qui se veut malicieux.

Il s'en va chez Platon dans les nuits solennelles ;
Il y trouve alarmé le conseil endormeur,
Un molosse enragé, plus de cent sentinelles,
La légion des serpents entourant le charmeur.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois la charrue
D'un fellah enchanté qui répand l'or vermeil,
J'aperçois, j'aperçois le bruit fou de la rue,
La cité purpurine, assoiffée, en sommeil.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 20 mai 2003

(VI)/5- LE CONSEIL BELLICISTE

Qui va là ? qui va là ? m'écrié-je. -Un imberbe,
Dit la nuit qui s'ennuie au profond gouffre amer.
Le dragon furibond, moins puissant que superbe,
Est sorti brusquement, *puissamment* de la mer.

Dans mon rêve échanré, la cité ploutocrate
A musé chaque été sous le ciel insoucieux ;
Or y vit en errant, un enfant de Socrate ;
Il ascend en pleurant, me dit-on, dans les cieux.

A musé chaque été, dans les nuits solennelles,
Le conseil belliciste, assassin, endormeur.
Dans mon rêve ont crié plus de six sentinelles
Qui gardaient les palais de serpents du charmeur.

Le conseil belliciste, assassin, très vorace,
Prie encore Amon-Râ, le Condor, Osiris :
" Dieux puissants, occidez ce martyr qui s'encrasse !
Parfumez nos faubourgs du sanglot des iris ! "

Dans mon rêve échanré, j'aperçois dans la rue
Du faubourg orphelin, alourdi de sommeil,
Un fellah vigoureux qui brandit sa charrue ;
Pendant choit du ciel un parfum d'or vermeil.

Monastir, café du Marabout, le 21 mai 2003

(VII)/1- L'INFUSOIRE ÉTRANGE

Dans mon rêve échancré, j'aperçois un Sémite
(Juif errant, Saracène) absorbé par mes vers ;
Au désert saharien, sous sa tente, un ermite
Qui médite en pleurant sur le vaste univers.

Au désert saharien, sous ma tente, il m'éreinte
Le simoun malicieux qui divague alentour.
Dans la nuit qui gémit, j'ai souffert de l'étreinte
De son feu truculent qui poursuit le pâtre.

Dans la nuit qui gémit, j'avais peur que l'on brise
La potiche au lilas, au frileux nénuphar ;
J'avais peur du Grand-Chien clabaudeur qui s'irise,
Du voussoir lacéré, purulent et blafard.

La potiche au lilas est jetée au Bosphore ;
Sous le flot en courroux, affolé, gît Isis
Que tua Dionysos par la fleur du phosphore
Recueillie au lointain, sous un ciel d'oasis.

J'aperçois dans mon rêve une étrange infusoire ;
On y mit des brins tors récoltés dans nos vaux,
Des grains ords, des rais d'or au parfum illusoire,
Un liquide exhalé de l'horreur des caveaux.

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VII)/2- CI-GÎT ISIS

Ce matin, troubadour, que dis-tu de l'étreinte
Du vent lourd qui divague et tournoie alentour ?
Je réponds pudibond : " Par Allah ! il m'éreinte,
Il éreinte aux champs gras le troupeau, le pâtour. "

Du vent lourd qui divague au couchant, de la brise,
Que dis-tu, troubadour ? -Que ce monde est blafard ;
Que l'on donne à l'aède un printemps qui s'irise,
Un étang sans autan, un brillant nénuphar !

Que dis-tu, troubadour, d'Istanbul ? du Bosphore ?
-Dans mon bourg sans labour, sans tambour, gît Isis.
Qui l'occit ? Osiris en jetant du phosphore
Sous ses pieds aussi tors que simoun d'oasis.

Dans mon bourg sans labour, au parfum illusoire,
On apporte en chantant le trépas pour nos veaux,
Nos agneaux, nos brebis, la curieuse infusoire
Où l'on mêle oliban, encens noir de caveaux.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un ermite,
Un ascète en sanglots, les sanglots de l'hiver,
(Juif errant, Saracène -en tout cas), un Sémite-
Qui divague en pleurant effrayé par le ver.

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VII)/3- LE DRAGON DE L'OASIS

Dans mon rêve échanré, le faubourg est blafard ;
On l'éventre en chantant ; à toute heure on me brise ;
Dans la mare acariâtre, un méchant nénuphar
Chante aussi dans le soir au rai d'or qui s'irise.

Dans la mare acariâtre, on épand du phosphore
Qui fleurit brusquement. Dans mon bourg gît Isis ;
Qui la tue en riant ? Le flot tors du Bosphore
Quand l'attrape un matin un dragon d'oasis.

Qui fleurit brusquement dans mon bourg ? -L'infusoire
De l'ogron ; il y mit cette horreur des caveaux
(Mélangée, au couchant, au parfum illusoire
Du lilas des frimas recueilli dans nos vaux).

Mélangée, au couchant, au parfum de l'étreinte,
La fleur blanche, hyaline, en appelle au pâtre :
" Que dis-tu du muguet ? " -Grand Allah ! il m'éreinte ;
Mon troupeau le pâtre en bêlant alentour.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un termite ;
Il s'accroche au bois noir dans le vent des hivers ;
La fourmi qui s'active au pied droit d'un ermite ;
L'oasis inondée ; aux abois, les piverts...

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VII)/4- L'OCCISION DES DIEUX

Que fais-tu, troubadour ? -Je fleuris le phosphore
Du jeune astre orphelin ; sous mes pieds, gît Isis.
-Que dis-tu d'Osiris ? -Il est mort au Bosphore.
-Du dieu Ptah ? -On l'occit dans ma frêle oasis.

Du jeune astre orphelin, au parfum illusoire,
Que dis-tu, troubadour ? -Vois l'horreur des caveaux !
(On l'épand dans le ciel). Cette étrange infusoire
Me fait peur : on y mêle oliban, pleurs de veaux.

Que dis-tu, troubadour, du printemps qui se brise ?
-L'univers plein de vers ce matin est blafard.
Je revois défiler le relent de la brise
Qui se griffe en pleurant le joyeux nénuphar.

L'univers plein de vers a lâché son étreinte
Sur l'aède éploré, le vieux saint, le pâtre.
Je m'avance en silence -au grand vent qui m'éreinte ;-
On s'endeuille au faubourg ; on sanglote alentour.

Dans mon rêve échancre, les sanglots d'un ermite
Ont vrillé la rancœur dont se paît l'univers.
Je m'avance à pas lents ; j'écra bouille un termite
Disgracieux, malveillant, enlaidi par mes vers.

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VII)/5- LE BANDIT

J'aperçois dans mon rêve un parfum illusoire
Répandu par l'horreur qui jaillit des caveaux ;
Un bandit qui brandit une étrange infusoire :
Il y mêle oliban, fleurs de lys, pleurs de veaux.

Un bandit, qui brandit de sa dextre un termite,
M'a parlé ce matin, maudissant l'univers,
Blasphémant un ascète, insultant un ermite,
Sans limite, injuriant mes chansons et mes vers.

Blasphémant un ascète, il serra son étreinte
Sur le vent louvoyant qui clabaude alentour,
Sur l'aède amoureux qui lui dit : " Je m'éreinte
Sous ton doigt acéré quand sanglote un pâtre. "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le Bosphore
Qui scintille au couchant. On me dit : " Gît Isis
Au faubourg qui pétille, où fleurit le phosphore
Que répand un lutin pour des pleurs d'oasis. "

J'aperçois dans mon rêve un parfum que l'on brise,
Un muguet aux aguets, un sanglant nénuphar.
Le dragon furibond, au regard qui s'irise,
Me menace en disant : " Ton verset est blafard. "

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VIII)/1- LE DRAGON SOUCIEUX

Aujourd'hui dans ma tête un verset se dépose.
J'aperçois dans la brume, englouti dans Ourouk,
Le dragon assassin, dérangé dans sa pause ;
Quant à moi, je m'en vais sangloter à Toubrouk.

J'aperçois dans la brume un marchand de Venise ;
Il attend le dragon, -ce marchand malicieux.-
Le dragon cependant, que chacun divinise,
Est venu promptement aérien, *soucieux*.

Il attend le dragon (loin de deux madrépores) ;
Il lui dit : " Que fais-tu ? " -Je t'attends sans trousseau :
J'ai perdu mes cent clefs ; respirant sans mes pores,
Je ressemble à coup sûr à Voltaire, à Rousseau.

Il lui dit : " Que fais-tu ? " -Connais-tu les Vestales ?
Connais-tu les autans, les frimas, les hivers ?
-Je connais la fleur blanche, hyaline, aux pétales
Parfumés par l'encens, le benjoin de mes vers.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois le murmure
D'un *oued* à l'eau tiède, un chardon de rocher,
Un figuier étêté -*qui perd sa ramure*,-
Puis je vois le serpent étourdi s'approcher.

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VIII)/2- LE SANGLOT ÉTOUFFÉ

Où vas-tu, troubadour ? -Je m'en vais à Venise ;
Son marchand de serpents, on le dit *soucieux*.
À Florence, à Turin, ce marchand s'intronise,
Tant il est richissime, agressif, malicieux.

Le marchand de serpents, de *visqueux madrépores*,
Chante encor longuement, se prenant pour Rousseau.
Un rai d'or orphelin a bouché tous ses pores ;
Le marchand de serpents perd alors son trousseau.

Chante encor longuement, fais plaisir aux Vestales !
Lui crié-je en colère en pensant à mes vers.
Il répond pudibond : " Connais-tu les pétales
Du chardon de la nuit qui s'accroît aux hivers ? "

Il répond pudibond : " Entends-tu le murmure
De l'*oued* en courroux qui polit le rocher ? "
Je réponds furibond : " Je connais la ramure
Du serpent qui de toi veut encor s'approcher. "

Dans mon rêve échancre, le parfum de la pose
De l'aède a fait peur au dragon -dans Ourouk ;-
Je m'avance à pas lents ; dans mon cœur se compose
Un verset étouffé que je verse à Toubrouk.

Monastir, ibidem, le 21 mai 2003

(VIII)/3- LE MARCHAND DIVINISÉ

Dans mon rêve échancré, de baveux madrépores
Ont plongé sous le flot au chant doux de Rousseau.
Le condor au bec tors m'a piqué sur les pores
Quand l'étoile au voussoir a perdu son trousseau.

Le condor au bec tors a piqué la ramure
Du figuier éméché par le chai du rocher.
J'aperçois dans mon rêve un *oued* qui murmure,
Un faubourg dont l'ogron veut toujours s'approcher.

Du figuier éméché, sont tombés les pétales
De l'éclair cramoisi qui s'accroche aux hivers.
Je revois dans mon rêve en fureur cent Vestales ;
Je leur dis : " Taisez-vous ! que dit-on de mes vers ? "

De l'éclair cramoisi qui s'accroche à Venise,
Que dis-tu, troubadour ? -Cet éclair choit des cieux ;
Il s'accroche au *marchand que chacun divinise* ;
Laissez-moi, par Allah, dans ce bourg *soucieux* !

Dans mon rêve échancré, le dragon se repose
Sous un mur incliné d'un faubourg, près d'Ourouk.
L'ouragan des brigands au couchant rompt sa pause ;
Quant à moi, je m'en vais d'un pas lent à Toubrouk.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 21 mai 2003

(VIII)/4- LE BOURG VICIEUX

Ce matin, le jasmin fait tomber ses pétales.
Le trouvère amoureux, parfumé par ses vers,
Aperçoit dans son rêve échanré les Vestales
Que l'ogron frappe encore en moquant les hivers.

Le trouvère amoureux entrevoit la ramure
D'un figuier maladif ; il gravit un rocher.
Que voit-il ? un brin d'if, un oued qui murmure ;
Le serpent qui de lui veut toujours s'approcher.

Du figuier maladif -que le bourg *divinise*,-
Que dis-tu, troubadour ? -Que ce bourg est vicieux.
Le marchand de serpents -que le bourg intronise-
Ne plaît plus au sorcier, tant il est disgracieux.

Dans mon rêve échanré, la sueur de mes pores
A mouillé brusquement les vingt clés du trousseau
Du marchand de scorpions ; de *visqueux* madrépores
Ont rampé dans le champ purpurin de Rousseau.

Rampe encore au couchant le parfum de la pose
Du trouvère aux cent vers composés dans Ourouk.
Le serpent a sifflé ; le dragon rompt sa pause ;
Mais où vais-je, ô Seigneur, m'écrié-je ! -À Toubrouk.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 21 mai 2003

(VIII)/5- LES VESTALES

Que vois-tu, troubadour du faubourg ? -La ramure
De l'éclair malicieux qui caresse un rocher ;
Puis j'entends à l'autan un *oued* qui murmure
À travers le froment que je veux embrocher.

De l'éclair malicieux, du relent de sa pose,
Que dis-tu, troubadour ? -Je connais dans Ourouk
Le parfum captivant du verset que compose
Mon ami, le trouvère amoureux de Toubrouk.

Que dis-tu, troubadour, du marchand de Venise ?
-C'est un gueux ! vois son front ténébreux, *soucieux* !
À Carthage, à Tunis, ce marchand s'intronise
Roi des gueux, l'empereur des brigands sous les cieux.

À Carthage, à Tunis, de méchants madrépores
M'ont fait perdre en jouant mes leçons de Rousseau.
Dans mon rêve échancre, la lueur de mes pores
Monte au ciel pour quérir d'écolier mon trousseau.

Que dis-tu, troubadour, d'un muguet sans pétales
Qu'a vicié par un soir l'ouragan des hivers ?
Il répond furibond : " L'ont volé les Vestales ;
L'une a dit en riant : je me pais de tes vers. "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 21 mai 2003

(IX)/1- L'ÉMIR AKKADIEN

J'aperçois dans mon rêve une enfant insoucieuse.
Elle est née au faubourg de l'émir akkadien ;
Or l'aurore insolente, au rai tors, disgracieuse,
A maudit ce jour-là le tyran arcadien.

Elle est née au faubourg sans tambour, sous le chaume.
Ses aïeux étaient tous des gardeurs de troupeaux.
Ce jour-là, le soleil ne dit rien -car il chôme ;-
Quant à moi, je revois défiler des crapauds.

Ses aïeux étaient tous amoureux de Marie ;
L'un d'entre eux, m'a-t-on dit, s'est nourri du tourment.
À chaque heure où l'étoile au voussoir se marie,
J'aperçois dans la brume un dragon, l'air dément.

L'un d'entre eux, me dit-on, est repu de souffrance ;
Je m'avance à pas prompts, je le prends par la main :
" Est-il vrai qu'on te mord sous le ciel de la France ?
Ne crains rien ! leur décret est sans nul lendemain. "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois un enfant
Qui sanglote au couchant ; dans la nuit qui s'explore,
J'entrevois le Grand Preux, s'éloignant de l'infant,
Du roi basque éméché que du bourg on implore.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 21 mai 2003

(IX)/2- LE PRINCE BOSSU

Le serpent, qui *rampille* au couchant sous le chaume,
Siffle encor longuement quand coasse un crapaud.
Le Grand-Chien enragé ne fait rien, car il chôme
Au voussoir, à l'entour du pâtour, du troupeau.

Le Grand-Chien enragé dans la nuit se marie
Au serpent de Grenade agité de tourment.
En sanglots, quant à moi, je repense à Marie,
La *Vierge* embaumée, au dragon qui nous ment.

Au serpent de Grenade agité par l'errance
Je repense en pleurant ; du revers de la main,
Je caresse un enfant orphelin en souffrance,
Tant l'ogron a mordu son piteux lendemain.

J'aperçois dans mon rêve un sorcier ; on l'implore :
" Donnez-nous, grand sorcier, un demain triomphant !
Nous t'offrons au faubourg cette enfant qui *s'éploie*. "
-Il faudra que j'en parle au roi basque, à l'infant !

J'aperçois dans mon rêve une ogresse insoucieuse,
La cité que régente un émir akkadien,
Une étoile au rai d'or dans la nuit disgracieuse,
Un bossu malicieux de monarque arcadien.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(IX)/3- L'ÉMIRESSSE MEURTRIÈRE

Souviens-toi de Jésus ! souviens-toi de Marie !
Dit l'Archange embaumé qui ne sait le tourment.
Quant à moi, j'aperçois que l'ogron se marie
À l'ogresse en émoi dans ce mois inclément.

Quant à moi, j'aperçois que l'ogron en errance
Frappe encor le rai d'or du revers de la main ;
Je m'écrie en fureur vers le ciel en souffrance
Pour sauver du trépas *violent* un gamin.

J'aperçois dans mon rêve un faubourg qui s'éplore,
Le serpent venimeux, le berceau d'un infant,
Un monarque avachi ; dans la nuit, on l'implore :
" Aidez-nous, grand seigneur au passé triomphant ! "

Le serpent venimeux siffle encor sur le chaume ;
Il s'en prend en courroux aux gardiens de troupeaux
Aux flancs tors, au grand chien qui se tord, -car il chôme ;-
Il s'en prend aux vautours, aux autours, aux crapauds.

Dans mon rêve apparaît l'*émiresse* insoucieuse ;
Elle a dit en riant au tyran arcadien :
" Viendras-tu, demain soir, dans la nuit capricieuse,
Pour moi seule égorger le monarque akkadien ? "

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(IX)/4- LES PROPHÈTES

Que pais-tu, troubadour du faubourg ? -La souffrance
Que répand le dragon au relent de carmin.
Où vas-tu, troubadour ? -Au faubourg de l'errance
Abreuver de la sève embaumée un gamin.

Que répand le dragon au faubourg qui s'éplore ?
-Les grains ords de la mort -que lui vend un infant,-
L'ergot tors du condor. -Que dis-tu ? je t'implore
De me dire en silence où s'en va notre enfant.

Que répand le dragon dans la nuit capricieuse ?
-Le relent purulent au faubourg akkadien,
Le chardon, l'ergot long dans la ville insoucieuse
Que dirige avec fougue un monarque arcadien.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur le chaume
Un boa qui sifflote, un lutin, un crapaud ;
J'aperçois le grand chien qui se tait, -car il chôme ; -
Le pâtre éméché court après son troupeau.

Dans mon rêve échancre, je repense à Marie,
À Jésus le Messie, à Josef sans tourment,
À Cadige en émoi qu'en ce mois on marie
Au Prophète Annoncé, Paraclet qui ne ment.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(IX)/5- LE DRAGON CYNIQUE

Que dis-tu, troubadour, du dragon ? -On l'implore
D'épargner le faubourg. Il répond triomphant :
" Que l'on donne à mon fils en pâture une enfant !
Que sanglote un vieillard au printemps qui s'explore ! "

Que l'on donne au dragon en pâture un gamin !
Dit l'ogron furibond qui répand la souffrance.
Je réponds à mon tour, me paissant de l'errance :
" Que le vent prenne enfin cet ogron sans demain ! "

Je réponds à mon tour dans la nuit disgracieuse :
" Que l'on parle avec grâce à l'enfant akkadien ! "
Le dragon, amoureux de l'émir arcadien,
Me répond calmement : " Que mon âme est soucieuse ! "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois des troupeaux
Indolents, cramoisis ; des serpents sur le chaume,
La vipère, un condor silencieux, -car il chôme,-
Des scorpions, des morpions, des *chiots*, des crapauds.

Dans mon rêve échancre, le parfum de Marie
Se répand dans nos bourgs, en occit le tourment ;
Une ogresse inclémente au sorcier se marie.
Le Prophète a souri, car jamais il ne ment.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(X)/1- PLEURS DE TROUBADOUR

Au peuple français libre et libéré

Que dis-tu, troubadour, des cités languissantes ?
Que dis-tu de Bagdad, de Damas, d'Agadé ?
Que dis-tu du dragon que l'on voit sur nos sentes ?
-Il repleure en mon âme, en mon cœur saccadé.

Que dis-tu d'Agadé, du sorcier -car il m'aime ?-
Que dis-tu de Bagdad où le Tigre est en sang ?
Que dis-tu de Damas ? que dis-tu de toi-même ?
-Il repleure en mon âme, en mon cœur languissant.

Que dis-tu de Bagdad qui se meurt sans mélange ?
Que dis-tu de Damas qui perdit son chemin ?
Que dis-tu d'Agadé qui se meurt dans son lange ?
-Il repleure en mon cœur sans rancœur de gamin.

Que dis-tu de Damas qui n'a plus de mamelle ?
Que dis-tu de Bagdad amputé de son cœur ?
Que dis-tu d'Agadé qui n'a point de gamelle ?
-Il repleure en mon âme, en mon cœur sans rancœur.

Dans mon rêve échancre, le respect que je voue
Aux Gaulois (*mes aïeux*) vaut toujours mon cerceau
Sacro-saint d'écolier attentif ; or j'avoue
Que l'ogron à l'œil prompt n'aura plus de pourceau.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(X)/2- LA MAMELLE DE LA NUIT

As-tu vu, troubadour, aujourd'hui par toi-même,
Le trépas dans le sang du faubourg languissant ?
As-tu vu tourner le parfum de qui m'aime ?
(Du savant émouvant qui se meurt dans le sang).

Le trépas dans le sang du faubourg, -me dit l'ange,-
Est partout où que j'aïlle à travers le chemin.
Sors alors du gourbi ! ton bébé de son lange !
Enfuis-toi du sorcier au visage inhumain !

Sors alors du gourbi par le soir qui se mêle
À l'étoile, au rai d'or, au parfum de ton cœur !
De la nuit le sorcier tête alors la mamelle ;
Il aura soif et faim ; il mourra de rancœur.

À l'étoile au rai d'or, voudras-tu que j'avoue
Que l'on aime au faubourg un ânon, un pourceau ?
Taisez-vous, par Allah ! quant à vous, je vous voue
Cet amour flamboyant pour l'enfant sans berceau.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois languissante
La cité du dragon dont le cœur saccadé
Bat encor la chamade en vaguant sur la sente
Du chardon que je sème en rêvant d'Agadé.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(X)/3- LE GUERRIER SANS GAMELLE

Au couchant on remet le bébé dans son lange :
Or le lange est souillé de sang ord, inhumain ;
Est-ce un sang de dragon ? D'un ogron, me dit l'ange,
D'un ânon furibond qui se perd en chemin.

Or le lange est souillé de sang ord de mamelle
De sorcière en émoi qui se pâit de mon cœur.
Dans mon rêve apparaît un guerrier sans gamelle ;
Il me parle avec fougue, agacé, l'air moqueur.

Dans mon rêve apparaît un guerrier qui m'avoue :
" Nous suivons sans savoir les chemins du pourceau ;
Nous suivons ses sentiers dans le noir ; il nous voue
Le mépris scintillant du *Lion* au *Verseau*. "

Vient me voir le guerrier qui vous hait -et qui m'aime ;-
Il me dit doucement au couchant rubescent :
" Viens chez-moi, troubadour ! tu sauras par toi-même
Que la nuit sur mon toit constamment redescend. "

Dans mon rêve échancre, j'aperçois sur la sente
Montueuse un ogron ; il visite Agadé ;
Le voussoir a fait choir une aurore impuissante
En mon âme ébréchée, en mon cœur saccadé.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(X)/4- LES MAMELLES DE LA NUIT

Cet ânon brait encore, il s'accroche aux mamelles
De la nuit aux rais tors ; il s'accroche à mon cœur.
Les guerriers sans laurier ont perdu leurs gamelles.
Orgueilleux, l'astre en fleurs les maudit, l'air moqueur.

De la nuit aux rais tors, que dis-tu ? -Je t'avoue
Que j'*adore* avec feu mon parfum de berceau,
Que l'ânon aux poils blonds est méchant, que je voue
Un mépris sans égal à la coche, au pourceau.

De la nuit aux rais tors, que dis-tu ? -Sur la sente
Où vomit le dragon, je revois Agadé,
Babylone (au pylône alourdi) languissante.
Je m'avance en sanglots, cœur en sang, saccadé.

Dans mon rêve échanré, j'aperçois un mélange
De liqueur rubescente et de sang inhumain ;
Est-ce un sang d'astre éteint ? De dragon, me dit l'ange ;
Poursuis donc, troubadour du faubourg, ton chemin !

Dans mon rêve apparaît le dragon qui ressème
Les chardons de la mort au faubourg languissant ;
Que fais-tu ? m'écric-je. Ah, je sais que l'on s'aime,
Que l'on s'aime ici-bas ; vois la nuit qui descend !

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

(X)/5- LES FAUBOURGEOIS

Ton trépas *truculent*, purulent, je l'avoue,
Me dit l'astre en fureur, vaudra moins qu'un pourceau.
Faubourgeois orgueilleux, incivils, je vous voue
Un mépris magistral, dépouillé de son sceau.

Faubourgeois orgueilleux, gravissez donc la sente
Qui conduit à la rive où se meurt Agadé !
Que fait-on, *faubourgeois*, dans la nuit languissante ?
Divaguez à pas gourds, cœur frileux, saccadé !

Que fait-on, *faubourgeois*, de la nuit qui ressème
L'ergot long du trépas au relent rubescent ?
Que fait-on ? que dit-on, *faubourgeois* ? que l'on s'aime ?
Que l'on s'aime au *faubourg* d'un amour déhiscent ?

Dans mon rêve échanré, j'aperçois les mamelles
De l'aurore aux rais d'or parfumés par mon cœur ;
Un Targui de marchand qui revend ses chamelles,
Un relent *violent*, attisé de rancœur.

Dans mon rêve échanré, j'entrevois un mélange
De sanglots, de frissons, de jurons inhumains ;
Dans la brume apparaît brusquement dans un linge
Un ogron qui se pâit calmement de gamins.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 22 mai 2003

SONNET LXXXVI

Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci,

Et d'un grave souris à chacun faire fête,

Balancer tous ses mots, répondre de la tête,

Avec un *Messer non* ou bien un *Messer si* ;

Entremêler souvent un petit *È cosi*,

Et d'un *son Servitor* contrefaire l'honnête ;

Et, comme si l'on eût sa part en la conquête,

Discourir sur Florence, et sur Naples aussi ;

Seigneuriser chacun d'un baiser de main,

Et suivant la façon du courtisan romain,

Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :

Voilà de cette cour la plus grande vertu,

Dont souvent, mal monté, mal sain et mal vêtu,

Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

Joachim Du Bellay, les Regrets, 1558

sourci = sourcil

balancer = peser

Messer non, si = Non, monsieur, oui, monsieur

Son servitor = je suis votre serviteur

È cosi = c'est ainsi

SONNET LXXXVI

(remanié en tétramètres anapestiques)

D'un sérieux pas marcher, d'un sérieux grand sourci* ,
3 3 3 3

D'un sérieux, beau sourire à chacun offrir fête,
3 3 3 3

Balancer* tous ses mots, acquiescer de la tête,
3 3 3 3

Exprimer *Messer non*, exprimer *Messer si** ;
3 3 3 3

Mélanger fréquemment un petit *È cosi** ,
3 3 3 3

D'un son franc *Servitor** imiter un honnête,
3 3 3 3

-Comme alors si l'on eût plusieurs parts de conquête,-
3 3 3 3

Discourir sur Florence, et sur Rome onc aussi ;
3 3 3 3

Honorer l'autre et l'un d'un baiser de la main,
3 3 3 3

Et suivant la façon de la cour du Romain,
3 3 3 3

Camoufler sa misère en sauvant l'apparence :
3 3 3 3

De la cour du Romain en voilà la vertu,
3 3 3 3

Dont souvent, mal monté, mal portant, mal vêtu,
3 3 3 3

Mal barbu, sans argent, on retourne à la France.
3 3 3 3

Joachim Du Bellay / Salah Khelifa, café du Port, le 21 mai 2003

FRÉNÉSIE

LE PYTHON DE CATON

Je ne sais quand survient, l'œil en sang, le vainqueur
D'Austerlitz, d'Iéna, de Leipzig, de Crotoné ;
Il paîtrait en dansant mon encens qui détone ;
À sa traîne il aurait les terriers du Moqueur.

D'Austerlitz, d'Iéna, de Leipzig, de Crotoné,
Que dit-on au python qui se paît de rancœur ?
À sa traîne il aurait les terriers du Moqueur,
L'ouragan de l'Afghan que la nuit réentonne.

Que dit-on au python qui se paît de rancœur ?
Qu'il devra *rampiller* pour piller cet automne.
L'ouragan de l'Afghan que la nuit réentonne
Est violent, il arrache au python l'œil du cœur.

Il devra *rampiller* pour piller cet automne
Le python de Caton ; qui vous vend sa liqueur
Est violent, il arrache à Danton l'œil du cœur
Et s'occit esseulé dans le soir qui s'étonne.

Je ne sais quand survient, l'œil en sang, le vainqueur ;
Il paîtrait en dansant mon encens qui détone ;
Quand l'ours meurt esseulé dans le soir qui s'étonne,
Le python de Caton nous revend sa liqueur.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 30 janvier 2007

SANGLOTS DE NUE

Saura-t-on, dit Caton, quand l'ogron barytonne ?
L'ours répond qu'un Lapon, près de lui, veut s'asseoir
Pour humer à sa guise un grain noir d'encensoir,
Sous la nue en sanglots, dans la nuit qui moutonne.

L'ours répond qu'un Lapon, près de lui, veut s'asseoir,
Puisqu' a fui, tout en pleurs, le seigneur qu'on festonne.
Sous la nue en sanglots, dans la nuit qui moutonne,
Fume encore un rai d'or irisé d'ostensoir.

Puisqu' a fui, tout en pleurs, le seigneur qu'on festonne,
Je m'en vais de ce pas fracasser leur pressoir.
Fume encore un rai d'or irisé d'ostensoir
Sur le luth apaisé par mes chants qu'on bâtonne.

Je m'en vais de ce pas fracasser leur pressoir
Qui nous broie en chantant méchamment quand l'or tonne.
Sur le luth apaisé par mes chants qu'on bâtonne,
Du sorcier grimacier j'ai brisé l'attisoir.

Saura-t-on, dit Caton, quand l'ogron barytonne
Pour humer à sa guise un grain noir d'encensoir ?
Du sorcier grimacier j'ai brisé l'attisoir
Qui nous broie en chantant méchamment quand l'or tonne.

Lamta, café du Ribat, le 31 janvier 2007

VERTIGE *CAPITAL*

Dans le chef, qu'avez-vous, troubadour ? -Le vertige !
Il m'a pris dans la nuit quand dormait comme un loir
En veuvage un vieillard rabougri, loin de l'hoir,
Fils gâté du seigneur qui toujours nous fustige.

Il m'a pris dans la nuit quand dormait comme un loir
Pour me dire : « Avez-vous dépoli mon vestige ? »
Fils gâté du seigneur qui toujours nous fustige,
Il polit de la Mort en chantant le couloir.

Pour me dire : « Avez-vous dépoli mon vestige ? »
Il demande en criant si l'on peut le valoir !
Il polit de la Mort en chantant le couloir,
Le portail d'or mussif dont il dit le prestige.

Il demande en criant si l'on peut le valoir
Lui qui tait sans faillir la chanson qui voltige !
Le portail d'or mussif dont il dit le prestige
S'ouvre aux mors de la Mort : c'est son seul nonchaloir.

Dans le chef, qu'avez-vous, troubadour ? -Le vertige !
De l'*émir* je crois voir trépasser le seul hoir
Dans les bras du trépas -ce charmant nonchaloir,-
Lui qui sait sans faillir la chanson qui voltige.

Lamta, café du Ribat, le 31 janvier 2007

LA RANCŒUR DE L'ERRANT

Ce matin, j'entrevois dans la brume un roi mage ;
Il s'avance à pas lourds sous les cris du Moqueur ;
Ne sachant s'il a mis l'hymne ancien en son cœur,
Je lui dis sous mes pleurs mes sept fleurs, mon hommage.

Il s'avance à pas lourds sous les cris du Moqueur
Et les cris de l'oiseau qui perdit son plumage.
Je lui dis sous mes pleurs mes sept fleurs, mon hommage ;
Pris de trouble, il s'écrie : « A-t-on bu ma liqueur ? »

Sous les cris de l'oiseau qui perdit son plumage,
L'errant fou de la nuit alluma sa rancœur ;
Pris de trouble, il s'écrie : « A-t-on bu ma liqueur ? »
Je lui dis doucement que je perds mon ramage.

L'errant fou de la nuit alluma sa rancœur ;
Que veut-il, par Allah ! Trucider notre image ;
Je lui dis doucement que je perds mon ramage
Aux saisons de l'enfer dont je sais le vainqueur.

Ce matin, j'entrevois dans la brume un roi mage ;
Ne sachant s'il a mis l'hymne ancien en son cœur,
Hors-saisons de l'enfer dont je sais le vainqueur,
Je lui dis : « Que fais-tu ? » -Vendre au troc leur image !

Sayada, café du Lycée, le 31 janvier 2007

LE TROUBADOUR SEMPITERNEL

Que dirai-je au seigneur féodal ? au roi mage
Qui voit l'astre au ciel creux quand se meut le pressoir ?
Troubadour, ne dis rien ! vite emplis l'encensoir
D'oliban, de benjoin, d'encens blanc, de ramage !

Qui voit l'astre au ciel creux quand se meut le pressoir
Est heureux, par Allah ; je lui fais mon hommage.
D'oliban, de benjoin, d'encens blanc, de ramage,
J'emplirai mon vieux bourg où j'irai me rasseoir.

Est heureux, par Allah -je lui fais mon hommage-
Qui bénit Jésus-Christ à l'aurore, au grand soir...
J'emplirai mon vieux bourg où j'irai me rasseoir
De mes chants trébuchants qu'un méchant endommagement.

Qui bénit Jésus-Christ à l'aurore, au grand soir
Est aimé par Allah ; il essaime au même âge.
De mes chants trébuchants qu'un méchant endommagement,
J'éteindrai jusqu' aux rais que connaît l'attisoir.

Que dirai-je au seigneur féodal ? au roi mage,
Troubadour ? Ne dis rien ! Vite emplis l'encensoir !
J'éteindrai jusqu' aux rais que connaît l'attisoir :
Rafraîchi par Allah, j'ai toujours le même âge.

Sayada, café du Lycée, le 31 janvier 2007

L'AMANT DE LA NUIT

Sur ma tête un ibis dit un gai madrigal
À l'amant de la nuit qui s'accroche à la tige
De mon sang, de mon pleur que connaît le vestige
Du *faubourg* purpurin que l'on sait illégal.

À l'amant de la nuit qui s'accroche à *ma tige*
Je dirai l'hymne ancien sur un ton inégal.
Du *faubourg* purpurin que l'on sait illégal
Je lirai d'un seul trait le récit sans prestige.

Je dirai l'hymne ancien sur un ton inégal
Au tonnerre, à l'éclair, au pivert qui voltige.
Je lirai d'un seul trait le récit sans prestige
Au buveur des sueurs dont il fait son régal.

Au tonnerre, à l'éclair, au pivert qui voltige
Je demande en sanglots si mon chant est légal.
Le buveur des sueurs (dont il fait son régal)
A tué notre aîné dans sa nuit du vertige.

Sur ma tête un ibis dit un gai madrigal
Au buveur de nos pleurs que connaît le vestige
De mon bourg étourdi par la nuit du vertige ;
Je demande en sanglots si son chant est légal.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 1^{er} février 2007

LA REINE OSTROGOTHE

Quand la reine ostrogothe a griffé la Thébaine,
La sorcière a jeté son antique encensoir
À la nuit assassine et chez nous put s'asseoir.
Mon calame a sauté de mes doigts ; quelle aubaine !

La sorcière a jeté son antique encensoir,
Son grimoire écorné, quand se tut l'ourse urbaine.
Mon calame a sauté de mes doigts ; quelle aubaine
De goûter au repos du trouvère en ce soir !

Le grimoire écorné -quand se tut l'ourse urbaine-
Déplaît tant au griot qui brandit l'ostensoir.
Pour goûter au repos du trouvère en ce soir,
Que dirai-je au curé plus noirci que l'ébène ?

Déplaît tant au griot qui brandit l'ostensoir
La bigote aux yeux noirs dont vidée est la benne.
Que dirai-je au curé plus noirci que l'ébène
Quand il veut mettre au creux du grand feu l'attisoir ?

Quand la reine ostrogothe a griffé la Thébaine
Dans la nuit assassine et chez nous put s'asseoir,
Quand l'ours peut mettre au creux de son feu l'attisoir,
Je maudis la bigote au regard noir d'ébène.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 1^{er} février 2007

LE CAÏD DE LA MORT

Dans la brume apparaît devant moi Saint-Vincent ;
Il demande en courroux si je sais qu'on festonne
Les abois de l'été, de l'hiver, de l'automne
Quand s'écoule en veuvage un oued gros de sang.

Qui demande en courroux si je sais qu'on festonne
Le faubourg de la honte, écœurant, mugissant
Quand s'écoule en veuvage un oued gros de sang ?
C'est le barde amoureux à la voix qui détone !

Le faubourg de la honte, écœurant, mugissant
Cache encore un spahi qui toujours barytonne.
Le vieux barde amoureux, à la voix qui détone,
Chante aussi pour vous tous son cantique acescent.

Cache encore un spahi qui toujours barytonne,
Le caïd de la Mort, se voulant tout-puissant,
Chante aussi le cantique atlantique, acescent
Que reprend l'âne en rut, que l'ourson vite entonne.

Dans la brume ont surgi devant moi Saint-Vincent,
Les abois de l'été, de l'hiver, de l'automne
Que reprend l'âne en rut, que l'ourson vite entonne,
Le caïd de la Mort qui se veut tout-puissant.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 1^{er} février 2007

LA DÉFAITE DE L'INVINCIBLE

Devant moi déambule un joyeux baladin ;
Un guerrier devant lui sous l'orage irascible.
Je m'avance à pas lents ; j'ai vaincu *l'invincible*,
L'invaincu Troubadour de mon verbe anodin.

Un guerrier devant moi sous l'orage irascible
Court brûler l'olivier, le figuier du jardin.
L'invaincu Troubadour de mon verbe anodin
Se saisit, le balance à la nue impassible.

Cours brûler l'olivier, le figuier du jardin,
Iblîs Tors que maudit cette aurore indicible !
Te saisit, te balance à la nue impassible
Ton ami le Corbeau qui vomit son dédain.

Iblîs Tors que maudit cette aurore indicible,
Quand vas-tu te sauver et bramer comme un daim ?
Ton ami le Corbeau qui vomit son dédain,
De sa serre a tracé sur ma tête : impossible !

Devant moi déambule un joyeux baladin ;
Je m'avance à pas lents ; j'ai vaincu *l'invincible* ;
De sa serre a tracé sur ma tête : impossible !
Son ami le Corbeau pour s'enfuir comme un daim.

Lamta, café du Ribat, le 2 février 2007

REMISE EN QUESTION (MEA CULPA)

Suis-je Iblîs ? dit le barde en pleurant aux rais d'or ;
Qu'ai-je encor fait, Seigneur ? -En ton cœur court l'envie ;
Ton cœur cache un nid ord de vautour, de condor ;
Qu'as-tu fait ? -Tu maudis chaque instant qui t'envie.

Suis-je Iblîs ? dit le barde en pleurant au matin ;
Qu'ai-je encor fait, Seigneur ? -En ton cœur, en ton âme,
Court aussi méchamment, en fureur le matin ;
Il s'en prend à ta fleur ; il a tu ton cinname.

Suis-je Iblîs ? dit le barde en pleurant à midi ;
Qu'ai-je encor fait, Seigneur ? -En ton âme encor chante
La passion du trésor de Luxor qu'attiédit
Le cantique *ancien* qui toujours l'Homme enchante.

Suis-je Iblîs ? dit le barde en pleurant dans le soir ;
Qu'ai-je encor fait, Seigneur ? -En ton cœur lis la haine,
La rancœur qui s'écœure ! où mis-tu l'encensoir ?
Qu'as-tu fait ? Ta rancœur te conduit en Géhenne.

Suis-je Iblîs ? dit le barde en pleurant à minuit ;
Qu'ai-je encor fait, Seigneur ? -En ton âme encor rampe
La rancœur qui répand les cent fleurs de l'ennui ;
Au Mystère, au Flux Clair du Saint Nom ton cœur trempe !

Bouhajar, café Borhen, le 2 février 2007

LE PEIGNOIR PURPURIN

Il arrive en courant ; mais qu'as-tu ? L'ours me leurre.
Il se tait déhonté ; la nuit met son peignoir
Purpurin ; le seigneur s'enfuit loin du manoir
De la peur ostrogothe ; en courant, il m'effleure.

Il se tait déhonté ; la nuit met son peignoir
Pour occire en dansant dans l'encens l'ours qui pleure.
De la peur ostrogothe, en courant il m'effleure,
Puis s'enfuit, jambe au cou, dans le vent, dans le noir.

Pour occire en dansant dans l'encens l'ours qui pleure,
J'ai besoin du secours d'un paillard tamanoir.
Qui s'enfuit, jambe au cou, dans le vent, dans le noir
Est l'ami du bandit ; savez-vous qu'il le fleure ?

J'ai besoin du secours d'un paillard tamanoir,
Me dit l'ours, je vendrai mon velours tout à l'heure
À l'ami du bandit. [Savez-vous que je fleure
Le génie embaumé de Dürer, de Renoir ?]

Il arrive en courant ; mais qu'as-tu ? L'ours me leurre !
Purpurin, le seigneur s'enfuit loin du manoir,
Du génie embaumé de Dürer, de Renoir.
Que veux-tu ? je voudrai mes sept fleurs avant l'Heure.

Bennane, café du Raïs, le 4 février 2007

LES PLEURS DU LUTH

Le luth pleure au couchant dans le blé qui s'étonne.
Le rebec lance un chant qui déverse en mon cœur
Parfumé des rais d'or, des trésors, la Liqueur.
L'hiver meurt loin de moi dans les bras de l'automne.

Le rebec lance un chant qui déverse en mon cœur
Le cantique hyalin, l'hymne ancien qu'on entonne.
L'hiver meurt loin de moi dans les bras de l'automne
Quand s'occit sans férir dans la nuit la Rancœur.

Le cantique hyalin, l'hymne ancien qu'on entonne,
Je les sème au matin (affrontant le Moqueur)
Quand s'occit, sans férir dans la nuit, la Rancœur
Pour gésir esseulée en sanglots, à Crotone.

Je les sème au matin (affrontant le Moqueur)
Les parfums du Jardin de l'Éden qu'on festonne.
Pour mourir esseulé, sous ses pleurs, à Crotone,
Court s'enfuir déhonté l'effronté faux-vainqueur.

Le luth pleure au couchant dans le blé qui s'étonne
Parfumé des rais d'or, des trésors, de Liqueur.
Court s'enfuir déhonté, l'effronté faux-vainqueur
Loin des fleurs des Jardins de l'Éden qu'on festonne.

Monastir, café Sidi-Dhouib, le 5 février 2007

L'ESCARGOT WISIGOTH

J'ai d'encens, de benjoin, d'oliban plein le cœur ;
Que veut-on ? j'ai vaincu le python de l'automne.
De l'aurore un chant d'or mon gosier réentonne ;
Or je vais d'un pas prompt égorger la Rancœur.

Que veut-on ? j'ai vaincu le python de l'automne,
L'escargot *wisigoth*, le verrat, le Moqueur ;
Or je vais d'un pas prompt égorger la Rancœur
Sous le ciel purpurin, égayé de Crotoné.

L'escargot *wisigoth*, le verrat, le Moqueur
Ont rampé dans la nuit, dans le vent qui détone
Sous le ciel purpurin, égayé de Crotoné
Pour tuer vieux gamin, tors tribun, faux-vainqueur.

Ont rampé dans la nuit, dans le vent qui détone,
Les scorpions, les morpions pour souiller la Liqueur,
Pour tuer vieux gamin, tors tribun, faux-vainqueur,
Amputer de ses chants un berger qui s'étonne.

J'ai d'encens, de benjoin, d'oliban, plein le cœur.
De l'aurore un chant d'or mon gosier réentonne ;
Je fleuris de ce chant un berger qui s'étonne.
Les scorpions, les morpions fuiront loin la Liqueur.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 6 février 2007

LE CANTIQUE DE BONAPARTE

Bonaparte a crié : « Savez-vous que j'entonne
Le cantique atlantique étayé de rancœur ?
J'ai besoin qu'on me dise où se meurt le Moqueur !
Je voudrais le sauver des longs pleurs de Crotone.»

Le cantique atlantique étayé de rancœur
A fait mal à mon cœur agriffé par l'automne ;
Je voudrais vous sauver des longs pleurs de Crotone,
À mon âme insuffler tout l'encens du Vainqueur.

A fait mal à mon cœur agriffé par l'automne,
À mon âme arrimée à l'encens du Vainqueur,
Le cantique atlantique étayé, sans Liqueur,
Dit Constant chaque instant à Rostand qui s'étonne.

En mon âme arrimée à l'encens de mon cœur,
Iblîs l'Ord glisse encor ses discords qu'il festonne,
Dit Constant chaque instant à Rostand qui s'étonne ;
« Je suis seul, voyez-vous ; je me pais de rancœur. »

Bonaparte a crié : « Savez-vous que j'entonne
Chants de pleurs ? qu'on me dise où se meurt le Moqueur !
Je suis seul, voyez-vous ; je me pais de rancœur ;
Iblîs l'Ord glisse encor ses discords qu'il festonne. »

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 6 février 2007

LE CHARDON DE MAGON

Ferdinand d'Aragon sème encor le vertige,
Le chardon de Magon qu'il dispense au seul hoir
Sarrasin du lagon qui s'endort comme un loir
Au pilon de Chalons que l'on dit sans prestige.

Le chardon de Magon qu'il dispense *au seul hoir*
Est carmin, me dit-on ; il s'accroît au vestige
Du pilon de Chalons que l'ours dit sans prestige.
Grand Dormeur, que peux-tu désirer ou vouloir ?

Est carmin le chardon ; il s'accroît au vestige
D'un palais de Calais qui ne doit rien valoir.
Grand Dormeur, pourras-tu désirer ou vouloir
Regagner ton bercail quand l'ânon te fustige ?

Du palais de Calais qui ne doit rien valoir,
Que dit-on, chez Danton, chez Caton-qui-perd-tige ?
« Regagner ton bercail quand l'ânon te fustige
Vaudra mieux, par Allah, qu'un charmant nonchaloir. »

Ferdinand d'Aragon sème encor le vertige.
Sarrasin du lagon qui t'endors comme un loir,
Que dit-on, par Allah, du boueux *nonchaloir* ?
Que dit-on, chez Danton ? chez Caton-qui-perd-tige ?

Lamta, café du Ribat, le 6 février 2007

VISIONS ANARCHIQUES

Alexandre a prêté son exquis nonchaloir
À la reine Isabelle, au Rebelle en voltige ;
Que fais-tu ? que fais-tu ? lui dit-on. « Je fustige
Le soleil (que l'ours vend) qui ne doit rien valoir. »

Que fais-tu ? que fais-tu ? lui dit-on. « Je fustige
Ton ânon (chez Hanon) qui vola mon vouloir,
Le soleil (que l'ours vend) qui ne doit rien valoir,
Le manoir du Roi Noir que je sais sans prestige. »

Ton ânon (chez Hanon) qui vola mon vouloir
Vole encor, pille encor de mon bourg le vestige,
Le manoir (pour l'Homme Ord que je sais sans prestige).
-Dans la ville on s'endort pesamment comme un loir.-

Vole encor, pille encor de mon bourg le vestige,
Autour tors ! Livre encor dans la joie au seul hoir
(De la ville où l'on dort pesamment comme un loir)
Nos trésors, Maldoror quand fleurit le vertige !

Alexandre a prêté son exquis nonchaloir
À la reine Isabelle, au Rebelle en voltige,
Nos trésors, Maldoror quand fleurit le vertige
Dans la ville où l'on dort pesamment comme un loir.

Bouhajar, café Borhen, le 6 février 2007

RÉMINISCENCES DE BYZACÈNE

Sur le seuil de la nuit Genséric veut s'asseoir ;
On lui dit : « Attention à l'ergot (qui moutonne
Dans Carthage, à Leptis, dans Thysdrus qu'on festonne!)
Au molosse, à Panglos brandissant l'ostensoir! »

On lui dit : « Attention à l'ergot qui moutonne
Quand mugit l'Ostrogoth sous les crocs du pressoir !
Au molosse, à Panglos brandissant l'ostensoir
Du vent gai sur le gué fatigué qu'on bâtonne ! »

Quand mugit l'Ostrogoth sous les crocs du pressoir,
L'ours s'en prend à l'escroc de Lascaux quand l'or tonne ;
Au vent gai sur le gué fatigué qu'on bâtonne
Il redit le cantique égayé par le soir.

L'ours s'en prend à l'escroc de Lascaux quand l'or tonne,
Car il veut fendiller nos parfums d'encensoir,
Puis il dit le cantique égayé par le soir ;
Cependant trépidant, l'âne ardent barytonne.

Sur le seuil de la nuit Genséric va s'asseoir
Dans Carthage, à Leptis, dans Thysdrus qu'on festonne ;
Cependant trépidant, l'âne ardent barytonne,
Car il veut fendiller nos parfums d'encensoir.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 février 2007

VŒUX ARDENTS

J'ai besoin que l'ours hume un parfum de pressoir ;
La Mort vient à grands pas dans la Nuit qui l'entonne.
Je voudrai qu'on occise une ogresse en automne,
Qu'on parfume en chantant du mitan l'encensoir.

La Mort vient à grands pas dans la Nuit qui l'entonne
Pour savoir quand l'ogron dans le Puits va s'asseoir,
Quand parfume (en chantant du mitan l'encensoir)
Le trouvère à mi-temps qu'au vieux bourg on festonne.

Pour savoir quand l'ogron dans le Puits va s'asseoir,
J'ai besoin du printemps, de l'éclair qui détone.
Le trouvère à mi-temps qu'au vieux bourg on festonne
Rebrandit en chantant (dans l'autan) l'ostensoir.

J'ai besoin du printemps, de l'éclair qui détone
Pour limer de l'ogron à l'œil prompt l'attisoir.
Rebrandit en chantant (dans l'autan) l'ostensoir
Le bandit (chez Gandhi) qui toujours nous bâtonne.

J'ai besoin que l'ours hume un parfum de pressoir ;
La Mort vient à grands pas dans la Nuit qui l'entonne
Quand brandit en chantant dans l'autan et m'étonne
Le bandit (chez Gandhi) qui s'enfonce au vousoir.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 8 février 2007

LA NUIT DE LA HONTE

Savez-vous qu'on viendra parfumer l'ostensoir
Dans la nuit de la honte à l'écho qui détone ?
Niez-vous qu'on soit triste en humant l'or d'automne ?
En buvant le vin noir que vomit le pressoir ?

Dans la nuit de la honte à l'écho qui détone,
Une ombre orde en criant près de moi vient s'asseoir ;
En buvant le vin noir que vomit le pressoir,
Je m'adresse en bavant au Dragon qui s'étonne.

Une ombre orde en criant près de moi vient s'asseoir
Pour me dire : « Apprends l'air de l'émoi que j'entonne ! »
Je m'adresse en pleurant au Dragon qui s'étonne ;
Que veut-on ? (me dit-il) je saisis l'ours du soir.

Pour me dire : « Apprends l'air de l'émoi que j'entonne ! »
L'âne apprît à manier dextrement l'attisoir.
Que veut-on ? (me dit-il) je saisis l'ours du soir
Pour qu'on vienne au faubourg corroder l'or qui tonne.

Savez-vous qu'on viendra parfumer l'ostensoir
Dans la nuit de la honte à l'écho qui détone ?
Pour qu'on vienne au faubourg corroder l'or qui tonne,
L'âne apprît à manier dextrement l'attisoir.

Lamta, café du Ribat, le 8 février 2007

RÉMINISCENCES NILOTIQUES

Cléopâtre a chanté pour Luther l'Irascible.
Haman berce au palais l'enfant né du Dédain ;
Il s'ébat, rire aux dents, mieux qu'un gai baladin.
Sur le Nil trépidant un murmure indicible.

Haman berce au palais l'enfant né du Dédain
Qui sera, par Isis, en Égypte invincible.
Sur le Nil trépidant un murmure indicible
Fait pleurer Osiris, sangloter cerf et daim.

Qui sera, par Isis, en Égypte invincible ?
Dit Ramsès en veuvage à la fleur du jardin.
Fait pleurer Osiris, sangloter cerf et daim,
L'Ord Haman (triste amant) que l'on sait impassible !

Dit Ramsès en veuvage à la fleur du jardin :
« Je suis dieu de ces cieux. » Le lys dit : « Impossible ! »
L'Ord Haman (triste amant) que l'on dit impassible
Dit d'occire ardemment le tonnerre anodin.

Cléopâtre a chanté pour Luther l'Irascible.
Haman berce au palais l'enfant né du Dédain,
Fait pleurer Osiris, sangloter cerf et daim,
Pharaon -aux yeux ronds- que l'on veut impassible.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 9 février 2007

VISIONS

Je crois voir courir cerf ; je crois voir bramer daim
Au pré vert de l'hiver sous le ciel irascible ;
Qu'est-ce alors ? Qu'est-ce alors ? Un condor impassible
S'est posé sur le pré pour planter son dédain.

Au pré vert de l'hiver, sous le ciel irascible,
A chanté, l'œil en flamme un grivois baladin.
S'est posé sur le pré, pour planter son dédain,
Le vautour tortueux qui me *prend* pour sa cible.

A chanté, l'œil en flamme un grivois baladin ;
C'est qu'il veut dépraver mon étoile indicible ;
Le vautour tortueux qui me *prend* pour sa cible
Lui présente en criant son ami l'ours badin.

C'est qu'il veut dépraver mon étoile indicible,
L'âne aigri par le sang (que l'on veut anodin) ;
Lui présente en criant son ami l'ours badin,
Le crapaud du tripot qui se croit invincible.

Je crois voir courir cerf ; je crois voir bramer daim
Au pré vert de l'hiver, sous le ciel irascible ;
C'est qu'on veut dépraver mon étoile indicible
Dans la plaine engrossée où s'accroît le Dédain.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 février 2007

LA RANCOEUR DE GENGIS KHAN

Gengis Khan l'Anglican se nourrit de rancœur ;
Il me dit aujourd'hui qu'il se paît de l'automne,
De l'été, du Léthé, du simoun qui détone.
En pleurant, je lui dis s'il fleurit le Moqueur.

Il me dit aujourd'hui qu'il se paît de l'automne,
Car il veut mettre au lit l'hallali du *vainqueur* ;
En pleurant, je lui dis s'il fleurit le Moqueur,
L'Ord Iblîs qui s'en va vadrouiller à Crotone.

Car il veut mettre au lit l'hallali du *vainqueur*,
Il répète à mi-voix l'hymne ancien que j'entonne.
L'Ord Iblîs qui s'en va vadrouiller à Crotone
Nous injecte en riant, en criant sa liqueur.

Qui répète à mi-voix l'hymne ancien que j'entonne
A (par Dieu !) l'âme en paix, a (par Dieu !) sain le cœur.
Nous injecte en riant, en criant sa liqueur,
Son vin noir, cet homme ord qui nous mord quand l'or tonne.

Gengis Khan l'Anglican se nourrit de rancœur ;
Il me dit aujourd'hui qu'il se paît de l'automne,
De vin noir ; cet homme ord qui nous mord quand l'or tonne
Nous injecte en riant, en criant sa liqueur.

Bouhajar, café Borhen, le 9 février 2007

LA BERGÈRE ET GABRIEL

La Bergère a pleuré de son bourg le vestige ;
La berçante, Gabriel lui présente un régal
De chants doux, l'Hymne en deuil, le Cantique inégal ;
À l'Archange elle a dit de gommer son vertige ;

La berçante, Gabriel lui présente un régal,
Puis demande au sultan de lustrer son prestige ;
À l'Archange elle a dit d'attiser le vertige
Qui tournoie au *faubourg* que l'on sait illégal.

Je demande au sultan de lustrer le prestige
Du trouvère amoureux au poreux madrigal.
Qui tournoie au *faubourg* que l'on sait illégal ?
C'est le rat, le verrat, le crapaud -sans leur tige !-

Du trouvère amoureux au poreux madrigal,
Que dit-on ? Du phalène empourpré qui voltige ?
De ce rat, du verrat, du crapaud -sans leur tige ?-
Sais-je alors ? sais-je alors ? Que ton chant est légal !

La Bergère a pleuré de son bourg le vestige ;
La berçante, Gabriel lui présente un régal :
« Sais-je alors ? sais-je alors ? Que son pleur est légal !
Que dis-tu du phalène empourpré qui voltige ? »

Bennane, café du Raïs, le 10 février 2007

LEURRE GÉNÉRAL

En hurlant, le vent gifle un furieux tamanoir.
À pas lents, Tamerlan évolue : « On vous leurre
Où qu'on soit, par Allah ! Regardez l'ours qui pleure !
Il vous ment déhonté ; suivez-le dans le noir ! »

À pas lents, Tamerlan évolue : « On vous leurre ;
On vous trompe où qu'on soit, au prétoire, au manoir...
On vous ment déhonté ; suivez-nous dans le noir !
Suivez-nous chaque instant ! Suivez-nous tout à l'heure !

On vous trompe où qu'on soit, au prétoire, au manoir,
Dans la hutte enfumée où l'escroc vous effleure ;
Suivez-nous chaque instant ! Suivez-nous tout à l'heure !
L'ambition pour nous tous est d'aigrir l'éteignoir.

La cahute enfumée où l'escroc vous effleure
Appartient au pâtre dont le père était Noir.
L'ambition pour nous tous est d'aigrir l'éteignoir
Pour bénir en dansant dans l'encens le bon leurre. »

En hurlant, le vent gifle un furieux tamanoir.
À pas lents, Tamerlan évolue : « Ah, on pleure
Qui bénit en dansant dans l'encens le bon leurre ;
Oyez-moi ! je suis fou de Corfou sans peignoir. »

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 10 février 2007

LE SANGLANT MATADOR

L'aube a point ; dans la brume apparaît un vieux barde ;
Il endosse un gros sac délavé, rempli d'or ;
Il divague à pas lourds ; sur ses pas, Théodor,
Le pâtre du faubourg, lance au vent sa guimbarde.

Il divague à pas lourds ; sur ses pas, Théodor
Crie alors l'œil en sang : « Faudra-t-il que je barde ?
Le pâtre du faubourg lance au vent sa guimbarde ;
Dans le ciel crevassé nous défie un condor. »

Crie alors l'œil en sang : « Faudra-t-il que je barde ?
(Le trouvère amoureux dans la nuit qui s'endort)
Dans le ciel crevassé nous défie un condor ;
Donnez-moi ! donnez-moi, par Allah, ma bombarde ! »

Le trouvère amoureux dans la nuit qui s'endort,
Souffle au cor, crie encor qu'un condor le bombarde.
Donnez-moi ! donnez-moi, par Allah, ma bombarde !
(Redit-il) Observez le sanglant matador !

L'aube a point ; dans la brume apparaît un vieux barde
Qui divague à pas lourds ; sur ses pas, Théodor,
Le pâtre, a maudit le sanglant matador.
-Savez-vous ? savez-vous que ce fou nous bombarde ?-

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 13 février 2007

ERREMENTS DE PÉRICLÈS

La nuit dort ; Périclès déambule à Crotoné ;
Il repleure en son cœur ; il a peur du Moqueur,
De Satan le menteur dont distors est le cœur ;
Il s'arrête en sanglots *au pas* bot de l'automne.

Il repleure en son cœur ; il a peur du Moqueur
Qui l'invite à danser dans le sang qu'il entonne ;
Il s'arrête en sanglots *au pas* bot de l'automne :
« Qu'on occise âme excise, émois noirs de rancœur ! »

Qui m'invite à danser dans le sang qu'il entonne
A l'âme orde, à la solde aux abois du *vainqueur*.
Qu'on occise âme excise, émois noirs de rancœur
Que répand le trépan de ce paon dont l'or tonne !

A l'âme orde, à la solde aux abois du *vainqueur*
Le rabbin wisigoth dont le prêche est atone
Qui répand le trépan de ce paon que bâtonne
(En chantant chaque instant de l'autan) l'escroqueur.

La nuit dort ; Périclès déambule à Crotoné
[Chez Satan le menteur dont distors est le cœur]
En chantant exultant pour l'autan escroqueur,
Pour l'imam wisigoth dont le prêche est atone.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 14 février 2007

LES CROCS DU PRESOIR

Que veux-tu ? dit l'ourson à l'ânon qui picole ;
Je suis seul dans la nuit, sous les crocs du pressoir ;
Le Dragon chez Magon a brandi l'ostensoir
Pour muser furibond quand l'ogron caracole.

Je suis seul dans la nuit, sous les crocs du pressoir ;
Je voudrais pénétrer dans la cour de l'école
Pour muser furibond quand l'ogron caracole
Dans la nuit de la honte et finit par s'asseoir.

Je voudrais pénétrer dans la cour de l'école
Pour brûler mon benjoin dans l'antique encensoir.
Dans la nuit de la honte il finit par s'asseoir
Le guerrier sans laurier qu'à la ronce on accole.

Pour brûler mon benjoin dans l'antique encensoir,
Je devrai supplier l'empereur qui racole
Le guerrier sans laurier qu'à la ronce on accole ;
[Que fais-tu ? Que fait-on ? Où mets-tu l'attisoir ?]

Que veux-tu ? dit l'ourson à l'ânon qui picole ;
Le Dragon chez Magon a brandi l'ostensoir ;
Que fais-tu ? Que fait-on ? Où mets-tu l'attisoir ?
Je devrai supplier l'empereur qu'on racole.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 14 février 2007

LA LÉGION DU ROMAIN

À cheval Attila chante un air monotone.
La légion du Romain sous l'éclair part s'asseoir ;
Attila leur demande en courroux si le soir
Est épais, purpurin, si la mort les étonne.

La légion du Romain sous l'éclair part s'asseoir,
Sous le chant des oiseaux équeutés qu'on entonne.
Attila me demande en courroux qui m'étonne,
Qui fracasse à deux mains en chantant l'encensoir.

Sous le chant des oiseaux équeutés qu'on entonne,
Glisse encor, glisse encor l'amoureux du pressoir
Qui fracasse à deux mains en chantant l'encensoir.
Que veut-on ? Que veut-on ? Mon verset est atone.

Glisse encor, glisse encor amoureux du pressoir !
Tu verras sangloter le trouvère en automne.
Que veut-on ? Que veut-on ? Mon verset est atone :
Qui me brûle en dansant ? Un ergot d'attisoir !

À cheval Attila chante un air monotone ;
Attila leur demande en courroux si le soir
[Qui me brûle en dansant comme ergot d'attisoir]
Vend le sang du simoun engrossé par l'automne.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 14 février 2007

HARMONIE DU SOIR

(texte original)

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir,
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

Charles Baudelaire, les Fleurs du Mal, Harmonie du Soir

HARMONIE DU SOIR

(en téttramètres anapestiques)

Vois venir les vieux temps où vibrant sur leur tige
Les sept fleurs de l'autan berceront l'encensoir,
Les couleurs, les parfums ont tourné dans le soir,
Sarabande attristée, accrochée au vertige !

Les sept fleurs de l'autan berceront l'encensoir ;
Le violon a frémi comme un cœur qu'on afflige ;
Sarabande attristée, accrochée au vertige !
Le vousoir est exquis comme un grand reposoir.

Le violon a frémi comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur doux, haïssant le néant vaste et noir !
Le vousoir est exquis comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur doux, haïssant le néant vaste et noir,
Du passé lumineux, recueille onc tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton image en mon cœur a des rais d'ostensoir !

[Vois venir les vieux temps où vibrant sur leur tige
Les couleurs, les parfums tourneront dans le soir ;
Ton image en mon cœur a des rais d'ostensoir ;
Du passé lumineux, recueille onc tout vestige !]

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 15 février 2007

VESTIGES HARMONIQUES

Je recueille au couchant de mes chants le vestige ;
Me moquant, l'ours me dit : « Connais-tu mon dédain ?
Cours semer ! cours semer ma rancœur au jardin
De ma mère adonnée aux plaisirs sans prestige !»

Me moquant, l'ours me dit : « Connais-tu mon dédain ?
La djinnesse enragée, agriffée à *ma tige* ?
De ma mère, adonnée aux plaisirs sans prestige,
Que dis-tu ? Que dis-tu de *mon œil* anodin ?»

La djinnesse enragée, agriffée à *ma tige*
Verse un pleur de douleur au giron d'un gros daim ;
Que dis-tu ? Que dis-tu de *mon œil* anodin ?
Lui demande en pleurant un errant qu'on fustige.

Verse un pleur de douleur au giron d'un gros daim,
Crapaud ord qui te pais de l'oiselle en voltige !
Lui demande en pleurant un errant qu'on fustige
Au faubourg gouverné par un tors baladin.

Je recueille au couchant de mes chants le vestige.
Cours semer ! cours semer ta rancœur au jardin
Du faubourg animé par un tors baladin,
Crapaud ord qui te pais de l'oiselle en voltige !

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 14 février 2007

SURIMPRESSIONS (1)

Dans la mer vaporeuse, un marin barytonne ;
Il a peur du requin dont est fin le suçoir.
Le vent geint, le vent grince ; -on dirait un pressoir.-
Le flot bat les flancs creux de l'esquif qui détone.

Il a peur du requin dont est fin le suçoir ;
Il se met à pleurer ; -c'est le mois de l'automne.-
Le flot bat les flancs creux de l'esquif qui détone ;
Un nuage engrossé sur l'esquif veut s'asseoir.

Il se met à pleurer ; -c'est le mois de l'automne.-
Que fait-il, l'œil en pleurs ? Pourra-t-il fuir le soir ?
Un nuage engrossé sur l'esquif veut s'asseoir ;
L'esquif geint de douleur ; le flot bot le bâtonne.

Que fait-il, l'œil en pleurs ? Pourra-t-il fuir le soir ?
Entend-il sangloter l'ours maté quand l'or tonne ?
L'esquif geint de douleur ; le flot bot le bâtonne ;
S'il avait parfumé du vieux saint l'encensoir !

Dans la mer vaporeuse, un marin barytonne ;
Le vent geint, le vent grince ; -on dirait un pressoir.-
S'il avait parfumé du vieux saint l'encensoir,
La nue eût sangloté pour la mort de l'automne.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 15 février 2007

QUESTIONS BRÛLANTES

(Danton et Marat)

Que dit-on du python ? de Caton ? de Crotone ?
Je ne sais, dit Danton s'adressant au Moqueur,
À la Nuit qui s'endort engraisant la Rancœur.
Je ne sais, dit Marat étonné par l'automne.

Je ne sais, dit Danton s'adressant au Moqueur,
Si le roi perd la tête au palais qu'on festonne.
Je ne sais, dit Marat étonné par l'automne
Assassine, en émoi qui sanglote en son cœur.

Si le roi perd la tête au palais qu'on festonne,
Que fait-on, troubadour ? Buvez-vous la liqueur
Assassine, aux abois ? Qui sanglote en son cœur
Est l'amant du Cantique embaumé que j'entonne.

Que fait-on, troubadour ? Buvez-vous la liqueur
De l'aurore en sanglots ? du rai d'or qui détone ?
De l'amant du Cantique embaumé que j'entonne ?
De l'été ? du simoun ?... Chantez-nous tous en chœur !

Que dit-on du python ? de Caton ? de Crotone ?
De la Nuit qui s'endort engraisant la Rancœur ?
De l'été ? du simoun ? Médisez tous en chœur
Du couchant purpurin au rai tors qui détone !

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 16 février 2007

LE MOLOSSE VINDICATIF

En démente, au couchant, la jument caracole
À côté d'un poney que conduit le Moqueur
Au *faubourg dévoyé* dont *distors* est le cœur ;
Que veut-on ? dit la lune à la nuit qui picole.

À côté d'un poney que conduit le Moqueur,
Déambule un molosse ; il en veut à *l'école* ;
Que veut-on ? dit la lune à la nuit qui picole ;
Maudissez le molosse au mihrab tous en cœur !

Déambule un molosse ; il en veut à *l'école*,
Aux enfants du vieux bourg où s'épand sa rancœur ;
Maudissez le molosse au mihrab tous en cœur !
Les chiens tors aux crocs ords ! -Que la Mort les racole !-

Aux enfants du vieux bourg où s'épand la rancœur
Envoyez vos parfums qu'au printemps on accole !
Les chiens tors aux crocs ords -Que la Mort les racole !-
Sont partout ; les conduit le verrat faux-vainqueur.

En démente, au couchant, la jument caracole
Au *faubourg dévoyé* dont *distors* est le cœur.
Sont partout (les conduit le verrat faux-vainqueur)
Les chiens tors. Envoyez leurs abois ! Qu'on les colle !

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 15 février 2007

ÉGORGEMENT DE SAINT-VINCENT

Je ne sais qui m'en veut, crie un ours dans le soir ;
T'en veut l'ogre à l'œil prompt quand le vent barytonne ;
Il ira la nuit voir dont il veut qu'on entonne
Le chant noir de la honte où se meut son pressoir.

T'en veut l'ogre à l'œil prompt quand le vent barytonne,
Puisqu'il craint de se voir interdit d'encensoir ;
Le chant noir de la honte où se meut son pressoir
Plaira tant à ce loir qu'au grand soir on bâtonne.

Puisqu'il craint de se voir interdit d'encensoir,
Le guerrier wisigoth prie encor pour l'automne,
Pour cet ours, pour ce loir qu'au grand soir on bâtonne,
Pour l'ânier déhonté, pour un feu d'attisoir.

Le guerrier wisigoth prie encor pour l'automne
Afin d'être à l'abri de la Nuit du Suçoir ;
Pour l'ânier déhonté par un feu d'attisoir,
L'ours égorge en dansant Saint-Vincent à Crotone.

Je ne sais qui m'en veut, crie un ours dans le soir.
L'ours ira voir ses hoirs ; il voudra qu'on entonne
Le chant cent rubescent en dansant à Crotone ;
Ainsi l'ours acescent brandira *l'ostensoir*.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 16 février 2007

SURIMPRESSIONS (2)

Avicenne a crié : « Dans la nuit, on me leurre ;
On me leurre à l'aurore en émoi quand s'endort
Lourdement cette étoile hyaline aux rais d'or ;
Où que j'aïlle, on me leurre ; observez l'ours qui pleure ! »

On me leurre, à l'aurore en émoi quand s'endort
La comète en sanglots -quand s'en va, quand vient l'heure ;-
Où que j'aïlle, on me leurre ; ah, voyez ! l'ânon pleure.
Geint l'autour, geint l'aiglon au giron du condor.

La comète en sanglots -quand s'en va, quand vient l'heure-
Jette un rai que trucidé un sanglant matador ;
Geint l'autour, geint l'aiglon au giron du condor ;
Que veut-on ? dit Rhazès : « C'est la mort qui m'effleure. »

Jette un rai que trucidé un sanglant matador,
Sinon viens par ici ! Par ici l'ours affleure ;
Que veut-on ? dit Rhazès : « C'est la mort qui m'effleure ;
Croyez-moi ! je ne mens ; demandez Théodor ! »

Avicenne a crié : « Dans la nuit, on me leurre.
Lourdement, cette étoile hyaline aux rais d'or
Rêve encor du roi tors que connaît Théodor,
Que connaît Jésus-Christ dont l'*Amor* vite affleure. »

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 16 février 2007

VŒUX D'OCCISION

Il s'en va dans la nuit ; en offrant sa bombarde
À l'éclair, il nous dit : « Occidez le roi noir !
Occidez la négresse au fond creux du manoir
De la honte aux abois ! Voulez-vous que je barde ? »

À l'éclair, il a dit : « Occidez le roi noir !
Occidez la négresse après l'ours de ce barde !
Pour la honte aux abois, voulez-vous que je barde ?
Pour l'aboi du molosse et du tors tamanoir ? »

Occidez la négresse après l'ours de ce barde,
Pour déplaire à la nuit qui remet son peignoir !
Pour l'aboi du molosse et du tors tamanoir,
Voulez-vous, voulez-vous essayer ma guimbarde ?

Pour déplaire à la nuit qui remet son peignoir,
Occidez ce vautour qui toujours nous bombarde !
Voulez-vous, voulez-vous essayer ma guimbarde ?
-Je me tais, car jaillit de la nuit l'éteignoir.-

Il s'en va dans la nuit ; en offrant sa bombarde :
« Occidez la négresse au fond creux du manoir !
-Je me tais, car jaillit de la nuit l'éteignoir.-
Occidez ce vautour qui toujours nous bombarde ! »

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 16 février 2007

L'ERGOT DU DÉDAIN

« Que dis-tu, troubadour, de mon clair anodin ?
Dit la lune hyaline au sourire indicible ;
Quand aboie au couchant le molosse irascible,
Je dirai si l'on meurt par l'ergot du dédain. »

Dit la lune hyaline au sourire indicible
À l'aurore au rai tors qui remord mon jardin :
« Je saurai si l'on meurt par l'ergot du dédain
Quand *trépassé* un martyr au sermon invincible. »

À l'aurore au rai tors qui remord mon jardin,
Je dirai que la Mort est toujours impassible,
Que *trépassé* un martyr au sermon invincible,
Que chez nous, court encore un distors baladin.

Je dirai que la Mort est toujours impassible
À ce rai qui me mord -quand se tord, brame un daim,-
Que chez nous, court encore un distors baladin,
Qu'il nous ment, qu'il nous court, qu'il nous prend pour sa cible.

Que dis-tu, troubadour, de mon clair anodin ?
Quand aboie au couchant le molosse irascible,
Il nous ment, il nous court, il nous prend pour sa cible
L'ours fumant sans remords expulsé de l'Éden.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 17 février 2007

LE SEIGNEUR DE CROTONE

Il s'en va dans la nuit visiter l'ours vainqueur
Du *faubourg dépravé* par l'ergot de l'automne ;
Que fait-il dans la nuit ? à pas lents, il entonne
La chanson de la honte accrochée au Moqueur.

Du *faubourg dépravé* par l'ergot de l'automne
Le rat part égayer ses feux noirs de rancœur,
La chanson de la honte accrochée au Moqueur,
Son mépris pour mon bourg orphelin qui détone.

Le rat part égayer ses feux noirs de rancœur :
Il hait tant le manoir du seigneur de Crotone ;
Son mépris pour mon bourg orphelin qui détone
Vomit fiel acariâtre en son âme, en son cœur.

Il hait tant le manoir du seigneur de Crotone
Qu'il en brise en dansant la nef cent jusqu'au cœur ;
Vomit fiel acariâtre en son âme, en son cœur
Ce vautour effronté par le Goth qui l'étonne.

Il s'en va dans la nuit visiter l'ours vainqueur.
Que fait-il dans la nuit ? à pas lents, il entonne
La chanson du vautour effronté qui l'étonne :
Il en brise en dansant la nef cent jusqu'au cœur.

Monastir, café Sidi-Dhouib, le 18 février 2007

RAT ET MULOT

Je ne sais, dit le rat au mulot si l'automne
Finira ; cependant je crois bien voir le soir
Arriver à pas prompts ; il brandit l'ostensoir
Qu'il a pris au seigneur des faubourgs qu'on festonne ;

Finira cependant dans les bras du grand soir
Le guerrier purpurin qu'on enrôle à Crotone ;
Il a pris au seigneur des faubourgs qu'on festonne
Les feux noirs de la honte épinglée au pressoir.

Le guerrier purpurin qu'on enrôle à Crotone
Perd la patte en allant guerroyer pour asseoir
Les feux noirs de la honte épinglée au pressoir ;
-C'est ainsi, se dit-il de sa voix *monotone*.-

Perds la patte en allant guerroyer pour asseoir
L'hiver ord, terrier tors ! que veux-tu ? le vent tonne.
C'est ainsi, diras-tu de ta voix *monotone*,
Qu'on se fait tout-puissant par le sang du suçoir.

Je ne sais, dit le rat au mulot si l'automne
Peut venir à pas prompts ; qui brandit l'ostensoir ?
Qui met flamme aux cités ? Qui paît sang de suçoir,
Hiver ord ? terrier tors ? que veux-tu ? le vent tonne.

Monastir, café le Monares, le 18 février 2007

L'ENFANT DE RENOIR

Quand je vois crier un enfant de Renoir,
Un pleur dru choit souvent sur ma joue : « On nous leurre ! »
Dit ma voix supérieure à mon cœur ; mon cœur pleure ;
C'est pourquoi je m'en vais vadrouiller dans le noir.

Un pleur dru choit souvent sur ma joue ; on nous leurre,
On nous moque, on nous hait pis qu'un tors tamanoir ;
C'est pourquoi je m'en vais vadrouiller dans le noir,
Tant brûlante en mon cœur la douleur de ce leurre !

On nous moque, on nous hait pis qu'un tors tamanoir ;
L'ours me dit que chez nous on mourra tout à l'heure ;
Tant brûlante en mon cœur la douleur de ce leurre
Que je sens en mon âme un ergot d'éteignoir.

L'ours me dit que chez nous on mourra tout à l'heure,
Qu'il fleurit mon sang gris au fond creux d'un manoir,
Que je sens en mon âme un ergot d'éteignoir...
« Tu mourras comme un rat ; vois la Nuit qui t'effleure ! »

Quand je vois crier un enfant de Renoir,
J'ois ma voix inférieure à mon cœur dire : « on pleure ;
Tu mourras comme un rat ; vois la Nuit qui t'effleure !
Qui fleurit ton sang gris au fond creux d'un manoir ! »

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 février 2007

DANSE EFFRÉNÉE

Sache encor que la Nuit en dansant nous bombarde,
Dit l'aède en sanglots, brandissant l'encensoir
Des aïeux ; qu'un mulot fait briller l'ostensoir
Pour rayer de chez nous la chanson du saint barde.

Dit l'aède en sanglots, brandissant l'encensoir :
« Voudra-t-on que l'on meure au couchant ? que l'ours barde
Pour rayer de chez nous la chanson du saint barde ?
Que l'on dise à la Nuit d'agiter son pousoir ! »

Voudra-t-on que l'on meure au couchant ? que l'ours barde
Chez l'ogron à l'œil prompt qui s'accroche au suçoir ?
Que l'on dise à la Nuit d'agiter son pousoir !
De fleurir cet ennui ! d'étouffer ma bombarde !

Chez l'ogron à l'œil prompt qui s'accroche au suçoir,
On maudit le pâtre, on maudit sa guimbarde.
De fleurir mon ennui, d'étouffer ma bombarde
Font *plaisir* au *vizir égayé* par le Soir.

Sache encor que la Nuit en dansant nous bombarde !
Dans les cieus trois chassieux font briller l'*ostensoir*,
Font *plaisir* au *vizir égayé* par le Soir,
Maudissant le pâtre, maudissant sa guimbarde.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 février 2007

VŒUX DE SALVATION

Sur les flots en sanglots, le zéphyr caracole ;
Un vieux reître est juché sur un chai couleur soir ;
L'astre en pleurs, la comète accrochée au pressoir
Ne voudront chevaucher pour la nuit ; l'ours picole.

Un vieux reître est juché sur un chai couleur soir ;
Que veut-il ? que veut-il ? – Profaner mon école !
J'ai cessé de chanter pour la nuit ; l'ours picole
À côté de Satan, fol amant du Suçoir.

Que veut-on ? que veut-on ? – Profaner mon école !
Crie encor le trouvère interdit d'encensoir.
À côté de Satan, fol amant du Suçoir,
Se tient droit l'ours fumant ; mon cri noir le racole.

Crie encor le trouvère interdit d'encensoir
Pour sauver ce rabbin, ce curé, Sœur Nicole...
Se tient droit l'ours fumant ; mon cri noir le racole,
Grand Seigneur ! fais qu'on brise ardemment l'attisoir !

Sur les flots en sanglots, le zéphyr caracole,
L'astre en pleurs, la comète accrochée au pressoir.
Grand Seigneur ! fais qu'on brise ardemment l'attisoir
Pour sauver ce rabbin, ce curé, Sœur Nicole ! ...

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 19 février 2007

LA LOI APAISANTE

Troubadour, que veux-tu ? -Visiter le vestige
De la ville où l'on dort pesamment pis qu'un loir !
Rendre hommage au roi mage (en sanglots), au seul hoir
De l'*émir amoureux* de la *Loi-sans-Vertige* !

De la ville où l'on dort pesamment pis qu'un loir,
L'ourson sort, le condor qui picore en voltige
Quand l'*émir amoureux* de la *Loi-sans-Vertige*
Nous apprend à gagner l'*Éternel Nonchaloir*.

L'ourson ord, le condor qui picore en voltige
Ont chanté pour la Mort sans Remords ni Vouloir ;
Nous apprend à gagner l'*Éternel Nonchaloir*,
Le pinson enjoué qu'au simoun on mitige.

Ont chanté pour la Mort sans Remords ni Vouloir
Les émirs de la Nuit, les sultans sans prestige.
Le pinson enjoué -qu'au simoun on mitige-
Dit que l'or de Luxor ma chanson doit valoir.

Troubadour, que veux-tu ? -Visiter le *vestige*,
Rendre hommage au roi mage (en sanglots), au *seul hoir*
De l'*émir amoureux* ; désirer et vouloir
Accéder au Royaume Éternel du Prestige !

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 20 février 2007

LE TEMPS DU SUÇOIR

Troubadour, que veux-tu ? -Chantonner l'air atone
Du pâtre en veuvage, étouffé par le soir !
Brandir seul dans la Nuit, hors-Saison, l'Encensoir !
Que veut-on ? je m'attaque au grison de l'automne !

Du pâtre en veuvage, étouffé par le soir,
J'entends geindre un enfant sous le ciel qui détone ;
Que veut-on ? je m'attaque au grison de l'automne,
Aux pythons de Caton, aux oursons du voussoir.

J'entends geindre un enfant sous le ciel qui détone,
Car l'Amour s'est éteint sous les crocs du Pressoir,
Des pythons de Caton, des oursons du voussoir ;
-C'est le chant qu'on entend ; c'est le chant qu'on entonne.-

Car l'Amour s'est éteint sous les crocs du Pressoir,
On voudra que le ciel soit en fleurs, que l'or tonne ;
C'est le chant qu'on entend ; c'est le chant qu'on entonne,
Se dit l'ours en chantant pour le Temps du Suçoir.

Troubadour, que veux-tu ? -Chantonner l'air atone,
Brandir seul dans la Nuit, hors-Saison, l'Encensoir !
Que dit l'ours en chantant pour le Temps du Suçoir ?
-Il voudra que le ciel soit en pleurs ! qu' il détone !

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 février 2007

LE BASSET

Je voudrais voir blêmir le griffon de l'automne,
Se dit l'ours de l'émir flagellé par le soir ;
Or l'entend dans l'autan un infant d'ostensoir ;
Que veux-tu ? c'est le vent qui vous gifle et tâtonne !

Que dit l'ours de l'émir flagellé par le soir ?
-Il est lourd ; il est ord ; dans sa bave il moutonne ;
Que veux-tu ? c'est le vent qui vous gifle et tâtonne ;
Voyez-vous son ergot, son regard, son suçoir ?

Il est lourd ; il est ord ; dans sa bave il moutonne ;
Il veut tant fracasser vos parfums d'encensoir ;
Voyez-vous son ergot, son regard, son suçoir,
Son museau fendillé, tortueux qu'il festonne ?

Il veut tant fracasser vos parfums d'encensoir
Ce basset exultant, clabaudeur qu'on bâtonne ;
Son museau fendillé, tortueux qu'il festonne
Pue encor, pue encore ascendant au voussoir.

Je voudrais voir blêmir le griffon de l'automne ;
Or m'entend dans l'autan un infant d'ostensoir
Lequel pue ord sang noir jusqu'aux bords du voussoir
Comme un chien clabaudeur (un basset) qu'on bâtonne.

Ksibet-el-Médiouni, café le Divan, le 20 février 2007

FAGOTS D'AUTOMNE

Veut-on voir trépasser ce basset tout-puissant ?
Qu'on s'en aille amasser des fagots pour l'automne,
Pour le soir du suçoir, pour l'autour qui tâtonne,
Pour le flot en sanglots, pour le vent mugissant !

Qu'on s'en aille amasser des fagots pour l'automne,
Pour l'aiglon au bec long, pour l'ânon acescent,
Pour le flot en sanglots, pour le vent mugissant !
A dit l'astre à la nuit quand l'ennui barytonne.

Pour l'aiglon au bec long, pour l'ânon acescent,
Qu'on apporte en courant du couchant l'or atone !
A dit l'astre à la nuit quand l'ennui barytonne ;
« Troubadour, offre alors de ton cœur jusqu'au sang ! »

Qu'on apporte en courant l'argent clair, l'or qui tonne
Au pâtour de mon bourg en ce jour finissant !
Troubadour, offre alors de ton cœur jusqu'au sang
À l'enfant triomphant dont on veut qu'il mitonne !

Veut-on voir trépasser ce basset tout-puissant
Dans le soir du suçoir, chez l'autour qui tâtonne ?
Troubadour, offre alors ton sang fort, l'or qui tonne
À l'enfant triomphant en ce jour finissant !

Bennane, café du Raïs, le 20 février 2007

OMBRES ET LUMIÈRE

Le jour geint, l'ours s'en va, l'ogron meurt, la nuit dort
Parmi l'or au rai tors, dans le vent de l'automne,
Chante un barde en sanglots ; l'hymne ancien que j'entonne
A maudit le cadì, cet amant du condor.

Parmi l'or au rai tors, dans le vent de l'automne,
L'âne avance à pas ords, pâturant nos chants d'or ;
Je maudis le cadì, cet amant du condor.
Que fais-tu ? Que fais-tu ? -Du cadì je m'étonne !

L'âne avance à pas ords, pâturant nos chants d'or,
Sous le ciel crevassé de rancœur qui détone.
Que fais-tu ? Que fais-tu ? -Du cadì je m'étonne,
Du taureau nonchalant, du sanglant matador.

Sous le ciel crevassé de rancœur, je détone
Tant j'ai peur de la sœur du rabbin Théodor,
Du taureau nonchalant, du sanglant matador
Qui nous tue en dansant dans le sang quand l'or tonne.

Le jour geint, l'ours s'en va, l'ogron meurt, la nuit dort.
Chante un barde en sanglots l'hymne ancien que j'entonne.
Qui nous tue en dansant dans le sang quand l'or tonne
Aura peur de la sœur du rabbin Théodor.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 20 février 2007

CHARLEMAGNE

Charlemagne a crié : « Sortez tous du manoir !
Que l'on suive à pas prompts de mon Preux la guimbarde !
Aigüisez vos couteaux ! Faudra-t-il que je barde ?
Au Col Blanc, Roncevaux est plongé dans le noir. »

« Que l'on suive à pas prompts de mon Preux la guimbarde !
A crié l'Empereur en frôlant l'entonnoir
Du Col Blanc ; Roncevaux est plongé dans le noir ;
De ses arcs à venin, le Païen nous bombarde. »

A crié l'Empereur en frôlant l'entonnoir :
« La Nuit Orde irait vite étrangler ma bombarde ;
De ses arcs à venin, le Païen nous bombarde ;
Il s'avance à pas grands l'effrayant tamanoir. »

La Nuit Orde irait vite étrangler ma bombarde,
Me révèle un pätour dont l'aïeul était Noir ;
Il s'avance à pas grands l'effrayant tamanoir ;
Que veut-il ? Que veut-il ? Peur a-t-il de ce barde ?

Charlemagne a crié : « Sortez tous du manoir !
Aigüisez vos couteaux ! Faudra-t-il que je barde ? »
Que veut-il ? Que veut-il ? Peur a-t-il de ce barde ?
Me demande un pätour dont l'aïeul était Noir.

Touza, café Lamine, le 21 février 2007

L'ANGOISSE DE L'OGRE

L'ogre a dit à l'ogresse : « As-tu peur de ce barde ?
As-tu peur du pâtre ? de l'enfant d'encensoir ?
As-tu peur de l'aurore ? As-tu peur de ce soir ?
Parle alors ! Parle alors ! Voudras-tu que je barde ? »

As-tu peur du pâtre ? de l'enfant d'encensoir ?
De l'oiselle en sanglots dont on prit la bombarde ?
Parle alors ! Parle alors ! Voudras-tu que je barde ?
Que s'accroche un pleur rouge au fond creux du voussoir ?

De l'oiselle en sanglots dont on prit la bombarde,
As-tu peur ? que l'on vienne au gros bourg se rasseoir ?
Que s'accroche un pleur rouge au fond creux du voussoir !
Et voici que tu vends à ce veuf ta guimbarde.

As-tu peur que l'on vienne au gros bourg se rasseoir,
Vieil autour déhonté ? que mon cri te bombarde !
Or voici que tu vends à ce veuf ta guimbarde,
Ton chant gai, ton chant ord que déteint l'*ostensoir*.

L'ogre a dit à l'ogresse : « As-tu peur de ce barde ?
As-tu peur du pâtre ? de l'enfant d'encensoir ?
Mon chant gai, ton chant ord que déteint l'*ostensoir*,
Ont piqué le condor dont le cri nous bombarde. »

Touza, café Lamine, le 21 février 2007

TABLE

TABLE

○ NOCTURNALE.....	7
○ PARFUMS DE RÊVES	9
○ VISIONS DE RÊVES	61
○ FRÉNÉSIE	115
○ TABLE	167